Project Gutenberg's Oeuvres illustrées de George Sand, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Oeuvres illustrées de George Sand

Les visions de la nuit dans les campagnes - La vallée noire - Une

visite aux catacombes

Author: George Sand

Release Date: March 2, 2005 [EBook #15235]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK OEUVRES ILLUSTRÉES DE GEORGE SAND \*\*\*

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and the Online Distributed

Proofreading Team. This file was produced from images generously

made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica)

[NOTE DU TRANSCRIPTEUR: "OEUVRES ILLUSTRÉES DE GEORGE SAND" dans

l'édition 1854 de la LIBRAIRIE BLANCHARD (Ancienne Librairie HETZEL),

qui a servi à la production du présent document, comprend 9 volumes. Le

lecteur ne trouvera ici que trois titres: «Les Visions de la Nuit dans

la Campagne», «La Vallée Noire» et «Une visite aux catacombes». Les

autres titres se retrouvent en eTexts individuels au catalogue du PROJET

GUTENBERG.]

OEUVRES ILLUSTRÉES

DE

GEORGE SAND

PRÉFACES ET NOTICES NOUVELLES PAR L'AUTEUR

DESSINS

DE TONY JOHANNOT

ET MAURICE SAND

[Illustration: Page titre.]

1854

(Article sur les \_Amschaspands et Darvands\_, tiré de la \_Revue

indépendante\_.)

Au moment où le ministère allait subir à la chambre le grand assaut dont

il est sorti sain et sauf, à ce qu'on assure, un écrivain anonyme du

gouvernement, tout rempli de son sujet, et livré apparemment à de

paniques terreurs, s'est élancé à la tribune du \_Journal des Débats\_

pour nous apprendre que, si les \_passions ameutées\_ se préparaient à

ébranler ce pouvoir \_gui représente aujourd'hui en France l'ordre et la

paix\_, c'était, après la \_faute de Voltaire\_ et la \_faute de Rousseau\_

(le vieux refrain est sous-entendu), la faute du livre de M. La Mennais.

Par conséquent, s'écrie l'anonyme avec une emphase fort plaisante: «Il

n'est pas inutile d'appeler l'attention du public sur son livre étrange

qui, vient d'être \_sournoisement jeté\_, avec un titre emprunté à une

langue morte depuis deux mille ans, au milieu de la polémique des

partis.»

Voilà certes un admirable début, ou bien l'anonyme ne s'y connaît

pas! Voyez-vous bien, lecteur ingénu, la sournoiserie de l'auteur des

\_Paroles d'un Croyant\_! \_emprunter son titre à une langue morte depuis

deux mille ans\_! Quelle perfidie! \_Jeter sournoisement\_ son livre

dans les mains d'un éditeur, qui le jette dans celles du public plus

sournoisement encore, lequel public le lit avec une sournoise avidité,

tout cela au moment où les écrivains du gouvernement tressaillent,

palpitent, perdent le sommeil et l'appétit dans l'attente du triomphe

ou de la défaite du ministère! Appelons donc bien vite l'\_attention

du public\_ sur cette ruse abominable. Apparemment le public ne

s'apercevrait pas tout seul de l'apparition du livre et du coup qu'il

va porter à la position des écrivains anonymes du gouvernement.

Certainement M. La Mennais ne l'a pas fait dans un autre dessein. Il

n'a pas eu autre chose en tête depuis qu'il a appelé, lui aussi,

l'\_attention\_ du monde entier sur les maux du peuple et l'esprit de

l'Évangile, que de faire passer une mauvaise nuit, du 2 au 3 mars,

aux partisans de M. Guizot! Est-ce qu'il s'intéresse véritablement au

peuple? Qu'est-ce qui s'intéresse à cela, je vous le demande? Est-ce

qu'il se soucie le moins du monde de la justice et de la vérité? Qui

diable se soucie de pareilles balivernes par le temps qui court? Non,

tout cela n'est qu'un masque emprunté par M. La Mennais, l'écrivain le

plus sournois du monde, comme chacun sait, pour \_ameuter les passions\_

contre nous et les nôtres, pour \_donner l'assaut ou seul pouvoir

qui représente aujourd'hui en France l'ordre et la paix\_, pour nous

désobliger, puisqu'il faut le dire.

«Ce livre a pour auteur (c'est toujours l'anonyme qui parle) M. La

Mennais.» Premier grief: car, remarquez-le bien, Messieurs, si le livre

n'était pas de M. La Mennais, le livre ne serait pas coupable; et si M.

La Mennais ne faisait pas de livres, on pourrait ne pas trop s'inquiéter

de lui. Il ne sollicite pas d'emploi, il ne fait pas valoir le plus

léger droit aux fonds appliqués à secourir les gens de lettres indigents

ou endettés. Il ne brigue pas l'honneur d'enseigner le rudiment au plus

petit prince de l'univers. Il ne marche sur les brisées de personne.

Enfin, il n'est pas gênant de son naturel. Que ne se tient-il

tranquille? Quelle mouche le pique d'écrire des livres? Pure

sournoiserie de sa part!

Deuxième grief, j'allais presque dire deuxième chef d'accusation; car

cette belle période a la concision, la netteté, et surtout la sincérité

d'un réquisitoire: «Ce livre a pour titre: \_Amschaspands et Darvands\_.»

C'est ici, Messieurs, que les méchantes intentions de l'auteur se

dévoilent. Les bons et les mauvais génies! Qu'est-ce que cela signifie?

N'est-ce pas une insulte directe contre nous, qui ne voulons pas de

génies, et de bons génies encore moins? Si M. La Mennais, supprimant

cette antithèse impertinente, avait intitulé son livre tout simplement

en bon français, \_Chenapans et Pédants\_, cela eût été bien plus clair,

et nous aurions compris ce qu'il voulait dire.

Troisième grief: «\_Ce livre a pour prétexte la réforme sociale\_.» Beau

prétexte, en vérité! Est-ce que nous nous payons d'une pareille monnaie,

nous autres qui avons le monopole de ce prétexte-là? Il ferait beau

voir qu'on vînt nous le disputer, lorsque nous nous en servons si bien!

Allez, monsieur La Mennais (nous sommes forcés de vous appeler ainsi,

puisque, perdant toute mesure et toute convenance, vous ne voulez point

vous parer de l'anonyme)! nous ne croirons jamais que votre réforme

sociale soit un prétexte bon et sincère pour écrire. Nous avons nos

raisons pour cela, et ce n'est pas à nous, anonymes brevetés de la

réforme sociale, qu'il faut venir conter de pareilles sornettes!

Quatrième chef d'accusation: «Ce livre \_a pour sujet véritable\_...» Ici

l'anonyme s'embarrasse, et avoue avec une surprenante bonhomie «qu'\_il

a besoin de plus d'un détour\_ pour dire quel est le sujet véritable du

livre de M. La Mennais.» Mais nous-mêmes nous suspendrons un instant

cette curieuse analyse pour dire sans aucun détour à monsieur l'anonyme

qu'il s'est mépris au début de son acte d'accusation, qu'il a fait un

\_lapsus calami\_ en écrivant qu'il allait \_appeler l'attention du public\_

sur ce livre révolutionnaire, incendiaire et \_sournois\_. En effet, dans

quelle contradiction n'êtes-vous pas tombé, si vous avez voulu appeler

l'attention du public, sur un livre dont tout le crime est d'être

publié! Vouliez-vous donc employer les chastes et pieuses colonnes du

\_Journal des Débats\_ à servir d'annonce au livre en question? On le

dirait presque, à voir la complaisance que vous avez mise à les couvrir

de citations, dont plusieurs semblent être traduites de quelques

fragments inédits de la Divine Comédie du Dante. Quant à nous, qui

n'avions pas encore lu les \_Amschaspands et Darvands\_, s'il eût

été possible que nous fussions dans la même ignorance des ouvrages

précédents de l'auteur, votre long article, votre généreux appel à notre

attention, et les heureuses citations que vous avez choisies, nous

l'auraient fait lire avec empressement. Serait-ce que, malgré vous, et

en dépit de la consigne, vous auriez cédé à l'entraînement, à l'instinct

du beau, au souvenir douloureux d'avoir été ou d'avoir pu être homme de

goût et de talent? Oui vraiment, vos extraits, ces spécimens que

vous nous avez transcrits obligeamment, révèlent on vous un certain

enthousiasme mal étouffé, et vous vous connaissez en beau style, car à

cet égard, vous ne vous refusez rien.

Mais enfin il vous était défendu d'admirer, et vous avez blâmé. Il ne

vous était pas ordonné sans doute d'offrir la prose de M. La Mennais à

l'attention, c'est-à-dire à l'admiration du public: donc la plume vous a

tourné dans les doigts en écrivant \_public\_; c'était \_parquet\_ que vous

vouliez dire. Le mot commence par la même lettre. Ou bien peut-être que

votre écriture n'est pas très-lisible et que le prote des \_Débats\_ s'y

sera trompé. Mettons que c'est une faute d'impression, et n'en parlons

plus.

Hélas! de cette façon, votre exposition devient très-claire, votre

procédé de citations très-logique. Ce sont les passages incriminés que

vous signalez à l'attention des juges. Le \_Journal des Débats\_ n'est pas

novice en ces sortes d'affaires, et votre fonction dans celle-ci n'est

pas si plaisante qu'elle le semblait au premier coup d'oeil. Vous nous

ôtez l'envie de rire; car ce n'est pas un bout d'oreille que vous

laissez voir: c'est un bout de griffe, et le bruit sec de vos paroles

creuses ressemble à un bruit de verrous et de chaînes.

Eh bien, que voulez-vous donc faire, écrivain moral et consciencieux,

ami anonyme de la paix et de la vérité, qui appelez, sans vous

compromettre, à votre aide le procureur du roi et le geôlier en gardant

l'anonyme? Vous vous êtes chargé là d'un office dont je ne vous ferai

pas mon compliment. Comment appelle-t-on le métier que vous faites?

ce n'est pas celui d Accusateur public; ceux-là n'agissent pas dans

l'ombre; ils se montrent à nous revêtus de fonctions qu'ils peuvent

faire respecter quand ils les comprennent, avec un front sur lequel

chacun de nous peut lire la fourbe ou la probité, avec un nom que nous

pouvons traduire à la barre de l'opinion publique outragée, ou invoquer

pour apaiser les murmures des sympathies blessées. Mais vous, vous qu'on

ne voit pas; qu'on ne connaît pas; vous qui n'avez pas de nom, vous qui

êtes peut-être deux, peut-être trois pour écrire en secret ces pages

dont le prétexte est l'ordre public et dont le but est d'alarmer le

pouvoir, d'aigrir et de réveiller les vieilles rancunes personnelles,

comment s'appelle votre métier, répondez? Monsieur l'anonyme n'est pas

un titre auprès de cette société dont vous vous faites l'appui et le

conservateur: monsieur l'accusateur secret vous convient-il mieux? M'est

avis qu'il vous convient en effet. Prenez-le donc, monsieur! Hélas! je

comprends que vous ayez \_besoin de plus d'un détour\_ pour exercer votre

charge, et je crains qu'il n'y ait rien au monde de plus sournois que

cette charge-là.

Je reprends l'examen de votre acte \_secret\_ d'accusation. A propos des

\_nombreux revirements d'opinion\_ de M. La Mennais, vous répétez en

style pompeux, et sans vous faire faute de l'allusion obligée à M.

de Lamartine, les gémissements de la \_Revue des Deux Mondes\_ sur

l'inconstance des hommes de lettres. Vous avez grand tort, et je ne sais

pas de quoi vous vous plaignez si amèrement. Si vous étiez aussi fins et

aussi bons politiques que vous en avez la prétention, vous ne laisseriez

pas voir que ces gens-là sont dignes de votre colère et de vos regrets.

Vous garderiez un silence diplomatique. Mais vous ne le pouvez pas, et

votre dépit, même à propos des moindres transfuges ou des plus faibles

opposants, s'échappe malgré vous. Comment pourriez-vous vous abstenir de

crier au feu et de sonner le tocsin quand des hommes comme ceux que je

viens de nommer vous somment de faire votre devoir? Cependant, si vous

avez sujet de vous plaindre quant à la qualité, je ne vois pas que vous

soyez fondé à verser des larmes hypocrites sur la quantité de ceux qui

vous abandonnent. Vos chefs ont assez bien manoeuvré depuis douze ans

pour que les désertions n'aient pas été fréquentes dans votre régiment.

Nous voyons bien, nous autres, qu'au contraire vous recrutez tous les

jours, grâce à des arguments irrésistibles que vous possédez. Vraiment,

vous avez tort d'accuser la \_popularité\_ de vous ravir l'adhésion de

tant d'intelligences. La popularité n'est pas riche, Messieurs, et, le

fût-elle, elle n'achèterait pas. De sa nature, elle n'aime que ceux qui

se donnent; et le métier n'étant pas lucratif, il est rare qu'on vous

quitte pour elle. Ainsi, quand je regarde votre demeure (le poëte a dit

\_antre\_, mais comme vous n'êtes pas des lions je n'appliquerai pas ce

mot à votre presse conservatrice):

Je vois fort bien comme l'on entre,

Et ne vois pas comme on en sort.

Allons! vous êtes des ingrats! Si vous avez vu \_tourner bien des têtes,

et changer la couleur de bien des drapeaux fièrement plantés dans un

sable mouvant\_, c'est vers vous que \_le vent de la politique\_ a poussé

tous ces oiseaux de nos rivages, et vous dites cela pour faire une

belle phrase. Hélas! non, notre pays n'est pas \_tout plein d'illustres

métamorphoses\_ dans le sens où vous l'entendez. Ce serait à nous de les

constater en sens contraire, et, quant à moi, je ne les citerai pas:

Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui,

Ce ne sont pas là mes affaires.

Quant à la popularité (finissez-en avec tous vos \_détours\_ qui ne

servent de rien ici; c'est le peuple que vous voulez dire), le peuple

compte les âmes indépendantes, véraces et fortes, que le sentiment de la

charité humaine a fait tressaillir, que la révélation de la fraternité a

jetées dans ses bras. Il y en a peu, fort peu malheureusement, dans vos

classes éclairées; mais on s'en contente. M. La Mennais en vaut bien

quelques-uns comme ceux qui vous restent. Le peuple le sait, et ne

traduit pas ses déserteurs devant le jury.

Mais dans quelle contradiction tombez-vous! j'en demande bien pardon à

votre logique \_secrète\_. Vous nous peignez d'abord M. La Mennais enivré

de sa popularité, recevant les acclamations du peuple, harangué par la

jeunesse, porté en triomphe par les prolétaires; et puis, un instant

après, vous nous le montrez comme un cerveau bizarre, excentrique,

désespéré, qui n'éveille apparemment aucune sympathie, puisque, \_dans

son orgueilleuse démence, il se venge de son isolement sur la société

tout entière\_. Il faut pourtant choisir: ou M. La Mennais vit

modestement retiré de tout contact extérieur avec cette popularité qui

le cherche (et c'est là la vérité), et dans ce cas il n'est ni chagrin

ni colère; ou bien il vit dans les triomphes de cette popularité, et il

n'a ni envie ni sujet de s'en prendre à vos personnes de son isolement

et de son abandon. Encore une fois, vous faites des phrases, vous les

faites fort bien; mais c'est de l'éloquence secrète que personne ne

comprend.

Puis, vous vous attaquez à son style, à son énergie, à la grandeur de

sa forme, à la brûlante indignation de sa parole. Vous les qualifiez de

rage concentrée, de sombre vengeance, de haine démagogique. Vraiment,

vous avez trop de douceur et de charité pour souffrir cela, et vous

dites dans votre style, à vous, qui est bénin et apostolique au dernier

point: «Aussi rusé que violent, il attire sa victime dans un cercle de

métaphores, l'enlace dans un réseau de poésie, la saisit doucement et

l'égorge avec fureur.» Tout doux! vous vous échauffez trop, ami de la

paix! Mais il ne suffit pas d'être beau diseur, il faut encore savoir ce

qu'on dit. Quelle victime M. La Mennais a-t-il donc égorgée ainsi?

Je n'en avais ouï parler de ma vie. Mangerait-il des enfants à son

déjeuner, comme feu Byron et feu Napoléon? Allons, vous vous trompez. Il

n'a jamais coupé la langue ni les oreilles à personne; et si vous lui

demandiez de tailler votre plume, elle serait mieux taillée qu'elle ne

l'a jamais été. Vous en seriez satisfait, et il vous donnerait encore

l'encre et le papier pour écrire contre lui aussi secrètement que vous

voudriez. C'est donc le lecteur, un lecteur quelconque, que vous voulez

désigner par cette victime prise en sa phrase comme en une toile

d'araignée, et puis égorgée si doucettement? Vraiment, si quelque

lecteur se plaint d'avoir été traité ainsi, il faut que en soit un

lecteur visionnaire, tourmenté de quelque affreux remords et assailli

d'un bien sombre cauchemar. La beauté du style lui aura semblé un noeud

coulant, l'indignation de l'écrivain un gril de fer rouge, et la vérité

une strangulation finale. Je ne pensais pas qu'on gagnât de telles

angines à lire une belle prédication, et je n'aurais pas conseillé à des

gens si délicats d'aller entendre Massillon, Bourdaloue, et encore moins

saint Matthieu nous racontant la sainte colère du Christ. Mon avis est,

puisque ces gens sont si pernicieux que de tuer, par la parole, les

personnes mal contentes d'elles-mêmes (vu qu'il y a beaucoup de ces

personnes-là), d'envoyer M. La Mennais en prison, les prédicateurs et

les prophètes, les poëtes et les saints, depuis le divin maître, qui

se permettait de chasser du temple, sans aucun procédé, d'honnêtes

spéculateurs et d'honorables industriels, jusqu'au Dante, qui a fait

parler le diable trop crûment, enfin toute cette séquelle de diseurs de

vérités dures, au feu, pêle-mêle et sans retard. Le ministère ne peut

pas triompher sans cela dans les chambres. Vous l'avez dit et prouvé, je

me rends.

Il y a cependant une exception que vous daignerez faire. Vous aimez

Montesquieu, à ce qu'il paraît, et vous goûtez assez les \_Lettres

persanes\_. On leur fera grâce, puisqu'elles vous amusent. Elles ont

paru dans leur temps, d'ailleurs, et nous n'étions pas là. Il est assez

probable qu'il n'a pas eu l'intention de nous désobliger. Les moeurs

étaient si corrompues dans son temps! et aujourd'hui elles sont si

pures! il faut bien pardonner quelque chose aux réformateurs qui sont

morts, surtout quand ils ont eu la précaution d'envelopper leurs

allusions sous un voile épais, et de ne pas appeler un chat un chat.

Il reste un compliment à vous faire sur l'admirable bonne foi avec

laquelle vous avez fait parler des démons dans vos citations, sans

jamais laisser intervenir les anges, sans daigner faire mention de leur

rôle et de leurs conclusions dans le poëme de M. La Mennais. Si vous

eussiez vécu au temps de Michel-Ange, et que, parmi les affreuses

figures qui occupent le bas de son tableau du \_Jugement dernier\_, vous

eussiez cru saisir quelque allusion à des gens de votre connaissance,

vous auriez fait mutiler la partie du chef-d'oeuvre où les saints et les

anges apparaissent dans leur splendeur; et, appelant l'\_attention du

public\_ sur cette oeuvre infernale, vous eussiez conclu, de cette

représentation allégorique du crime et du vice, à l'immoralité et à

la férocité du peintre. C'est une nouvelle manière de juger et de

critiquer, qui est tout à fait de mode en ce temps-ci. Dans un roman

de Walter Scott, un vieux seigneur, contemporain de Shakspeare, mais

amateur encroûté des classiques de sa jeunesse, s'élève avec indignation

contre l'auteur d'\_Hamlet\_ et d'\_Othello\_. «Vous voyez bien, dit-il aux

jeunes gens, pour les dégoûter de cette pernicieuse lecture, que votre

Shakspeare est un scélérat, un homme capable de toutes les trahisons et

imbu des plus abominables principes. Voyez seulement comment il fait

parler Yago! Il n'est qu'un fourbe et un menteur qui puisse créer de

pareils types, et leur mettre dans la bouche des discours d'une telle

force et d'une telle vraisemblance.» Ce bon seigneur aurait voulu que

l'\_honest Yago\_ parlât comme un saint en agissant comme un diable; et

il faut convenir que Racine, peignant les coupables ardeurs de Phèdre,

osant nommer l'infâme Pasiphaé et tracer ce vers immoral:

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée,

se montrait bien ennemi des convenances et bien entaché d'inceste et

d'adultère dans ses secrets instincts. On n'y prit pas garde d'abord.

Le siècle était si corrompu! Mais on doit s'en offenser et condamner

Racine, aujourd'hui qu'on est pieux et austère jusqu'à ne pas permettre

à l'art et à la poésie de peindre le vice et le crime sous des couleurs

sombres et avec l'énergie que comporte le sujet. J'avoue cependant, pour

ma part, que c'est une méthode de critique à laquelle je ne comprends

rien du tout.

Ainsi donc, le Génie de l'impureté, celui de la cruauté, celui de la

profanation et celui du mensonge ne devaient pas être mis en scène,

selon vous; parce que le mensonge, l'impiété, la férocité et le

libertinage sont choses respectables, auxquelles l'art ne doit pas

s'attaquer. Tant pis pour les esprits fâcheux qui ne s'en accommodent

pas. Ces petites imperfections de la société sont inviolables, et les

flétrir est la conséquence d'un caractère chagrin et intolérant. Soit!

vous ne voulez entendre que les concerts des anges; les hymnes de la

miséricorde, de la bénédiction et de l'espérance sont seuls dignes de

vos oreilles pudiques, de vos âmes béates. Il paraîtrait cependant que

vous avez l'oreille dure et l'âme fermée à cette musique-là. Car les

\_amschaspands\_ (les bons Génies) parlent et chantent tout aussi souvent

que les darvands et les dews dans le poëme incriminé. Il y a là

toute une contre-partie, toute une antithèse, savamment soutenue et

délicatement développée, ainsi que l'annonce le titre de l'ouvrage.

Vous n'y avez pas fait la moindre attention, et vous en avez détourné

\_l'attention du public\_ avec une rare sincérité. C'est beau! c'est bien

de votre part! Quelle charité pour nous, quelle impartialité envers

l'auteur! Ah! vraiment, vous faites noblement les choses!

Eh bien, nous qui ne nous piquons pas de si savants \_détours\_ pour dire

l'impression que ce livre a faite sur nous, nous citerons un peu de la

contre-partie qui a échappé à votre talent d'examen ou à la fidélité

de votre mémoire. C'est le Génie de la pureté qui parle au Génie de la

terre:

«Rien ne périt, tout se transforme. Vous me demandez, ô Sapandomad, ce

que l'avenir cache sous son voile, si c'est un berceau, ou un cercueil?

Fille d'Ormuzd, ignorez-vous donc que le cercueil et le berceau ne sont

qu'une même chose? Les langes du nouveau-né enveloppent la mort future;

le suaire du trépassé enferme dans ses plis la vie renaissante.

«Le pouvoir des Daroudjs n'est pas ce qu'ils le croient être. Lorsqu'ils

renversent et brisent les sociétés humaines, lorsqu'ils y versent leur

venin pour en hâter la dissolution, ils concourent encore au dessein de

la Puissance même qu'ils combattent. Ce qu'ils détruisent, ce n'est pas

le bien, mais la sèche écorce du bien, qui opposait à son expansion un

obstacle invincible. Pour que la plante divine refleurisse, il faut

qu'auparavant ce qu'a usé le travail interne se décompose.

«Considérez, ô Sapandomad, et les vieilles opinions des hommes,

inconciliables entre elles, et le droit sous lequel ils ont jusqu'ici

vécu. Ces opinions, est-ce donc le vrai? Ce droit, est-ce donc le juste?

Et pourtant c'est là tout ce qu'ils appellent l'ordre social. Que cet

informe édifice croule, y a-t-il lieu de s'en alarmer?

«Craindrait-on que ces ruines n'entraînassent celle des principes

salutaires qui ne laissent pas de subsister au milieu des désordres nés

des fausses croyances et des institutions vicieuses? Illusion. Qu'ils

soient obscurcis momentanément, cela peut, cela doit être, à cause du

lien factice qui les unissait à l'erreur destinée à disparaître tôt ou

tard. Mais, vous l'avez remarqué vous-même, inaltérables au fond de la

conscience du peuple, ils s'y conservent immuablement. Quand tout le

reste passe, ils demeurent; ils sont comme l'or qu'on retrouve, séparé

de ce qui le souillait, sur le lit du torrent qui emporte l'impur limon.

«Quand donc, attentifs au cours des choses, les Izeds annoncent

d'inévitables catastrophes, de grandes et prochaines révolutions, ils

annoncent par cela même un renouvellement certain, une magnifique

évolution de l'Humanité en travail pour produire au dehors le fruit

qui a germé dans ses entrailles fécondes. Si elle n'enfante point sans

douleur, c'est que rien ne se fait sans effort; c'est qu'enfermé dans

le corps qui se dissout, l'esprit qui aspire à le quitter, à prendre

possession de celui qui bientôt va naître, souffre à la fois et de son

état présent et de son état futur, de son dégoût de ce qui est et de

son désir de ce qui sera; car le désir même est une souffrance, et

l'espérance aussi, tant qu'elle n'a pas atteint son terme.

«Plaignez, Sapandomad, les générations sans patrie que des souffles

opposés poussent et repoussent dans le vide, entre le monde du passé

et le monde de l'avenir. Elles ressemblent à la poussière roulée par

Vato[1]. Mais, nuage ténébreux, ou trombe qui dévaste, cette poussière

retombe sur le sol, où, pénétrée des feux du ciel, humectée de ses

pluies, elle se couvre de verdure.»

[Footnote 1: Esprit de l'ouragan.]

Ailleurs, le Génie de l'équité dit à celui \_qui bénit le peuple\_:

«Un germe tombe sur la terre; il se développe et croît, et produit ses

fleurs et ses fruits, après quoi la plante épuisée se dessèche et meurt.

Ce germe, c'est une portion de la vérité infinie, qu'Ormuzd dépose dans

l'esprit de l'homme; cette plante est ce qu'il nomme religion: mais la

mort n'en est qu'apparente, elle renaît toujours, se transformant chaque

fois selon les besoins de l'Humanité, dont elle suit le progrès et dont

elle caractérise l'état.

«Combien de civilisations différentes n'as-tu pas déjà vues périr! Qu'en

est-il advenu? Le genre humain a-t-il cessé de vivre? Non, après une

époque de langueur maladive, de vertige et d'assoupissement, revenu à

lui-même, plein de vigueur et de sève, il est, poursuivant sa route

éternelle, entré dans les voies d'une civilisation plus parfaite. Ces

révolutions périodiques, assujetties à des lois identiques au fond

avec les lois universelles du monde, offrent, en particulier, ceci de

remarquable, que, s'accomplissant dans une sphère toujours plus étendue,

elles ont une relation visible à l'unité vers laquelle tout tend, à

laquelle tout aspire.

«Elles suscitent d'abord de vives alarmes et une tristesse profonde,

parce que, de toutes parts, elles présentent des images de mort.

Lorsqu'une ère, fille de celles qui l'ont précédée, naît; chose étrange!

les hommes prennent le deuil et croient assister à des funérailles.

«C'est qu'en effet ce qui naît, on ne le voit pas encore; et qu'on voit

ce qui s'en va, ce qui s'évanouit pour jamais.»

Si nous voulions, par curiosité, appliquer à chacune des malédictions

que vous avez citées une théorie de l'espérance et de la foi, extraite

de ce même livre, nous le pourrions aisément; et il se trouverait qu'à

force de vouloir trop prouver contre l'amertume de l'écrivain, vous

n'avez rien prouvé du tout. Mais laissons cet aride débat. Le public

saura bien faire de son attention l'usage qui lui conviendra; et comme

il n'aura pas les mêmes raisons que vous pour ne lire que d'un oeil et

n'entendre que d'une oreille, il jugera sans se soucier de vos

arrêts. La \_popularité\_, que vous haïssez tant, et pour cause, est

souverainement équitable. Si, à des esprits douloureux, fatigués de

souffrir en vain, les promesses d'Ormuzd semblent un peu lointaines;

si, à de jeunes coeurs avides d'espoir et d'encouragement, la voix

d'Ahriman, «celui qui dit \_non\_,» parait lugubre et terrible, les

esprits sérieux et sincères leur répondront: Forces émoussées, ardeurs

inquiètes, écoutez avec respect la voix austère de cet apôtre. Ce n'est

ni pour endormir complaisamment vos souffrances ni pour flatter vos

rêves dorés que l'esprit de Dieu l'agite, le trouble et le force à

parler. Lui aussi a souffert, lui aussi a subi le martyre de la foi.

Il a lutté contre l'envie, la calomnie, la haine aveugle, l'hypocrite

intolérance. Il a cru à la sincérité des hommes, à la puissance de la

vérité sur les consciences. Il a rencontré des hommes qui ne l'ont pas

compris, et d'autres hommes qui ne voulaient pas le comprendre, qui

taxaient son mâle courage d'ambition, sa candeur de dépit, sa généreuse

indignation de basse animosité. Il a parlé, il a flétri les turpitudes

du siècle, et on l'a jeté en prison. Il était vieux, débile, maladif:

ils se sont réjouis, pensant qu'ils allaient le tuer, et que de la

geôle, où ils l'enfermaient, ils ne verraient bientôt sortir qu'une

ombre, un esprit déchu, une voix éteinte, une puissance anéantie. Et

cependant il parle encore, il parle plus haut que jamais. Ils ont cru

avoir affaire à un enfant timide qu'on brise avec les châtiments, qu'on

abrutit avec la peur. Les pédants! ils se regardent maintenant confus,

épouvantés, et se demandent quelle étincelle divine anime ce corps

si frêle, cette âme si tenace. Et ceux qui, par leurs déclamations

ampoulées, par leurs anathèmes de mauvaise loi, ont alarmé la conscience

de quelques hommes incertains et abusés, jusqu'à leur arracher la

condamnation de la victime; ces généreux anonymes, qui voudraient sans

doute arracher un arrêt de mort contre lui pour en finir plus vite, se

disent les uns aux autres: Nous ne l'avons pas bien tué! cette fois

tâchons de mieux faire.

Eh bien! vous pour qui il a souffert, pour qui il est prêt, vous le

voyez, à souffrir encore, souvenez-vous que sa tête est sacrée. Si sa

voix est douloureuse, si sa prédication est rude et menaçante, s'il met

parfois des reproches amers et des plaintes effrayantes sur les lèvres

des anges que sa fiction invoque, songez qu'un divin transport a ému ses

entrailles, et que sa mission en ce siècle malheureux n'était pas une

mission de complaisance, \_de convenance\_ et \_de politesse\_, comme ses

ennemis voudraient le lui imposer. C'est à lui de gourmander votre

paresse, votre incertitude et vos langueurs. C'est là le spectacle qui

le frappe, et, s'abusât-il quelquefois sur l'excès et la cause de vos

misères, il a bien assez chèrement acquis, en souffrant pour vous

tous les genres de persécution, le droit d'être sévère et de se faire

religieusement écouter. Quand les enfants de l'Italie voyaient passer le

Dante, ils disaient en le suivant des veux avec respect: \_Voilà celui

qui revient de l'enfer!\_ Eh bien! dans votre siècle de scepticisme et de

moquerie, vous avez parmi vous un homme dont l'ardente imagination

s'est abîmée dans ces mystères de la poésie, dont l'âme religieuse et

apostolique s'est envolée dans l'empirée où s'éleva le Dante, dont

la plume toujours énergique vient de vous tracer un enfer et un ciel

mystiques d'où s'échappent des cris et des remontrances dont nul autre

après lui n'aura l'antique vigueur d'expression et le ravissement

extatique. Il est le dernier prêtre, le dernier apôtre du Christianisme

de nos pères, le dernier réformateur de l'Église qui viendra faire

entendre à vos oreilles étonnées cette voix de la prédication, cette

parole accentuée et magnifique des Augustin et des Bossuet, qui ne

retentit plus, qui ne pourra plus jamais retentir sous les voûtes

affaissées de l'Église; car l'Église a chassé de son sein ce serviteur

trop sincère, trop fort et trop logicien pour être contenu en elle.

Il ne vous explique point encore la religion nouvelle, mais il vous

l'annonce. Sa mission était de détruire tout ce qui était mauvais

dans l'ancienne: il l'a fait selon ses forces et ses lumières;--d'en

conserver, d'en ranimer tout ce qui était vraiment pur, vraiment

évangélique: il l'a fait de toute son âme. Le peuple était voltairien

comme les hautes classes. Depuis les \_Paroles d'un Croyant\_, une grande

partie du peuple est redevenue évangélique. Il a travaillé dans l'Église

et hors de l'Église, dans ce même but et avec ce même sentiment

d'évangéliser le peuple et de combattre le matérialisme par une

philosophie religieuse, par une prédication philosophiquement

spiritualiste. Son oeuvre est grande. Il y a donné toutes ses forces,

tout son amour, toute sa colère, toute sa persévérance, tout son génie.

Il y a tout sacrifié, repos, aisance, sécurité, réputation (puisque

quelques-uns lui ont fait un crime de son courage et de sa foi), amitiés

heureuses, amitiés sincères même. Il a tout brisé, amis et ennemis, tout

ce qui devait ou lui semblait devoir entraver son élan. Il y a tout

perdu, jusqu'à la santé et la liberté, ces conditions inappréciables,

et indispensables en apparence, de la fraîcheur des idées et de la

puissance de l'esprit. Dieu, par une admirable compensation, lui a

conservé pourtant son génie, sa foi et la jeunesse de son courage. Et

après tant de sacrifices, de luttes, de souffrances et de désastres,

l'admiration et la vénération des âmes sincères ne lui resteraient

pas fidèles? Voulût-il les repousser, non, cent fois non, elles

ne déserteraient pas sa cause! Non, messieurs les journalistes du

gouvernement, la république, aucun type, aucun idéal de la république

\_ne commence à s'ennuyer des jérémiades démocratiques de son illustre

adepte\_. On ne s'en lassera pas plus que la poésie ne se lasse de

Jérémie lui-même, ce prophète \_impoli\_ et \_inconvenant\_, qui parlait

comme M. La Mennais de la corruption des vivants et des vers du

sépulcre. Des âmes faibles, ombrageuses et froissées dans leur vanité

(il en est peut-être parmi vous) lui feront un vice de coeur de cette

facilité miraculeuse avec laquelle il s'est détaché des personnes,

quand, les personnes représentant des idées qui n'étaient pas les

siennes, il a su les arracher de son sein. Mais il en est d'autres qui,

ayant aimé en lui avant tout la sincérité et la foi, ses divins mobiles,

se laisseraient froisser et brûler par sa course enflammée (dût-il

prendre, en passant, une ronce pour un appui, un fruit pour une

épine), plutôt que de l'arrêter par de mesquines susceptibilités et de

l'étourdir par de puérils reproches. Déjà ce \_trop célèbre abbé\_, comme

vous l'appelez naïvement, appartient à l'histoire. Il a assez fait pour

y prendre place de son vivant; et la postérité le contemple déjà par les

yeux de nos enfants, \_ces petits enfants qui\_, suivant sa belle parole,

\_sourient dans leurs berceaux; car ils ont aperçu le règne de Dieu dans

leurs songes prophétiques\_. Ceux-là lui marqueront, dans l'histoire des

religions et des philosophies, une place que l'anonyme ne vous procurera

jamais. Ceux-là comprendront qu'il a dû peu s'alarmer du bruit que vous

faites autour de son oeuvre, car ce bruit n'aura pas laissé d'échos.

Ceux-là ne s'inquiéteront guère de savoir si, dans le secret de sa

pensée, il a deviné juste la forme que doit prendre leur société et leur

religion. Ils verront seulement les effets de sa prédication dans les

âmes, et ils en cueilleront les fruits sous la forme de vertus et de

forces régénératrices que le souffle glacé de vos discours académiques

et la froide étreinte de vos murailles pénitentiaires n'auront pu

détruire dans leur germe.

En attendant, vous lui ferez un grand crime de sa tristesse; et vous,

qui avez des pensées noires, vous lui reprocherez aigrement d'avoir des

idées sombres. Quant à nous, quoique son espérance de rénovation sociale

nous paraisse trop vague; quoique nous concevions des réformes plus

hardies; quoique nous trouvions qu'il a gardé, dans ses vues et dans ses

instincts d'avenir, quelque chose de trop ecclésiastique; quoiqu'il ne

nous semble pas avoir assez compris la mission de la femme et le sort

futur de la famille; quoique, enfin, sur d'autres points encore, nous

ne soyons pas ses disciples, nous serons à jamais ses amis et ses

admirateurs jusqu'au dévouement, jusqu'au martyre, s'il le fallait,

plutôt que d'insulter à la souffrance d'une si noble destinée. Nous

savons qu'il croit ce qu'il professe; et, dans ce qu'il professe, nous

trouvons bien assez de grandes vérités et de grands sentiments pour

l'absoudre de ce qui, à certains égards, ne nous semble pas complet et

concluant. Mais vous autres, qui cherchez à l'outrager dans ce que

sa vie a de plus touchant et de plus respectable, vous qui l'appelez

\_monsieur l'abbé\_ (avec une pauvre ironie, il faut le dire); vous qui

lui reprochez d'être prêtre et de ne pas savoir mentir; vous qui,

cependant, raillez le clergé, et qui vous vantez de l'\_embaumer\_ comme

une vieille momie, avec force génuflexions et sarcasmes; vous qui

traitez le Catholicisme et le christianisme comme on traite, en Chine,

les mandarins condamnés à mort: un coussin sous le patient, un argousin

prosterné devant lui, et un bourreau, le sabre levé, derrière; vous qui

flattez les prélats pour que leurs curés ne fassent point de propagande

contre vos élections; vous qui, ne croyant à rien, voulez que le peuple

croie, de par le Catholicisme, à la sainteté de vos pouvoirs et à

la légitimité de vos droits; vous, enfin, qui reprochez à un prêtre

réformateur d'avoir quitté cette Église où vous n'entrez qu'en riant

sous votre masque, et qui feignez d'être scandalisés de son langage

rude et affligé: ne voyez-vous donc pas que s'il est trop effrayé du

spectacle qu'offre le monde, s'il est irrité de tout le mal qu'il y voit

et défiant de tout le bien qu'on n'y voit pas, c'est parce qu'il est

prêtre, et plus prêtre que tous vos prêtres? c'est parce qu'il a été

nourri dans la cage, qu'il y a pris des habitudes de mortification et de

renoncement, qui font de lui, encore, et plus que jamais, au milieu des

audaces de sa révolte, un auguste fanatique? Oui, c'est parce qu'il

a vieilli sans famille, sans postérité, sans lien personnel avec la

famille humaine, qu'il est triste souvent et injuste quelquefois.

Quelques-uns parmi nous peut-être trouvent qu'il respecte encore trop,

selon eux, les formes du passé; et nous, nous le trouvons aussi. Car ce

n'est pas de l'hypocrisie de parti et de l'intérêt de coterie que nous

faisons ici: c'est de la justice dans toute la volonté de notre âme,

dans toute la force de nos instincts; et nous sentons que, malgré

l'infériorité de nos lumières et de nos mérites, nous avons, devant Dieu

et devant les hommes, le droit de dire toute notre pensée sur cet homme

illustre. Eh bien! nous lui faisons un malheur d'être prêtre; à d'autres

la honte de lui en faire un reproche! Nous blâmons profondément les

athées qui outragent, en feignant de la respecter ailleurs, la cause

de sa dureté apparente. Nous blâmerions aussi ceux qui, au nom d'une

croyance opposée à la sienne, lui reprocheraient de n'avoir pas assez

dépouillé le prêtre en quittant l'Eglise. \_Que vouliez-vous qu'il fît?\_

Ce n'est pas le cas de répondre: \_Qu'il mourut!\_ car il était mort déjà

à la vie de l'humanité; il s'était suicidé en ce sens, en prononçant des

voeux. Et il est resté dans cette tombe avec un héroïsme qui ne donne

pas prise à la moindre des calomnies de l'ennemi. Que dis-je? il s'est

suicidé une seconde fois. Car il était redevenu libre; il pouvait

secouer le joug; et si l'anathème des dévots l'eût accablé encore plus

pour cela, des masses entières auraient applaudi ou pardonné à tous

ses actes personnels d'indépendance. Ce n'est donc pas la crainte de

l'opinion qui l'a retenu, et il n'eût pas été plus abominable à la

postérité pour s'être affranchi de l'inaction, que ne l'est Luther,

accepté comme le premier après Jésus par la moitié de l'Europe

civilisée. Mais le caractère de cet homme-ci est grand dans un autre

sens. Il est moins grand réformateur, il est plus grand saint. Plus

prudent pour les autres, il ne pousserait pas le monde dans des voies

aussi hardies. Plus courageux envers lui-même, il ne fuirait pas devant

ses bourreaux. Il s'offrirait à la torture, dans la crainte de s'être

abusé sur les droits généraux en vue de son droit individuel. Vous

appellerez cela de l'orgueil, vous qui ne croyez pas aux mâles vertus,

et pour cause. Ne l'appelez pas timidité, vous qui avez l'amour du vrai.

Croyez-vous donc qu'il n'eût pas pu faire un schisme et bouleverser,

peut-être renverser l'Eglise? Oh! que l'Eglise sait bien le contraire!

Et que ne l'a-t-il fait! disent tous ces jeunes lévites qui dévorent les

écrits de La Mennais dans le trouble des séminaires et dans le silence

des campagnes. Il ne l'a pas fait, je crois pouvoir le proclamer ici

sans me tromper, parce qu'il manquait des passions qui font les grands

schismatiques. Il avait bien la charité, le courage, la conviction: il

n'avait pas l'orgueil de soi, l'ambition de la renommée, la soif de la

vengeance, des richesses, des plaisirs et des enivrements de la vie.

Il était façonné aux vertus chrétiennes; il ne pouvait pas les perdre.

Voilà tout son crime: amis et ennemis, condamnez-le si vous l'osez. Il

aimait le sacrifice; c'est dans l'habitude du sacrifice qu'il avait

puisé son enthousiasme, sa force, son ardeur de sincérité, son génie.

Eût-il perdu tout cela en renonçant au sacrifice? Je ne sais. Mais il

y a une volonté divine qui l'a poussé dans sa voie, et cette volonté a

seule le droit de le juger.

Pour moi, artiste (je ne prétends pas être autre chose, et cela me

suffit pour croire, aimer et comprendre ce dont mon âme a besoin pour

vivre sans défaillir), je l'aime ainsi. J'aime cette figure qui conserve

la poésie des saints du moyen âge, et qui à la jeunesse rénovatrice de

notre époque unit la sévérité persévérante des antiques vertus. Nous

ne sommes pas assez loin du Christianisme pour ne pas aimer encore nos

saints et nos martyrs. Nous les cherchons en vain parmi ces prêtres du

siècle qui font de leurs églises des salons pour les dames, de leur

ministère un marchepied pour l'ambition, de leurs principes religieux un

compromis avec les puissances temporelles. Et La Mennais nous parait si

magnanime, si généreux, si naïf dans son oeuvre, que, n'en déplaise à

monsieur l'anonyme du \_Journal des Débats\_, nous irions volontiers \_le

tirer par sa soutane\_ (la seule soutane qui nous inspire encore du

respect), pour lui dire: «Père, grondez-nous tant que vous voudrez, nous

aimons mieux vos reproches que votre silence; et puissiez-vous nous

gronder encore bien fort et bien longtemps! Le peuple ne raisonne ni

mieux ni plus mal que nous à cet égard. Il vous aime; donc vous ne

pouvez pas avoir tort avec lui. Moquez-vous, tonnez, menacez: tout cela

est beau venant de vous, et vous ne blesserez jamais une âme sincère.

Que qui se sent coupable se fâche!»

GEORGE SAND

LES VISIONS DE LA NUIT DANS LES CAMPAGNES

Vous dire que je m'en moque, serait mentir. Je n'en ai jamais eu, c'est

vrai: j'ai parcouru la campagne à toutes les heures de la nuit, seul ou

en compagnie de grands poltrons, et sauf quelques météores inoffensifs,

quelques vieux arbres phosphorescents et autres phénomènes qui ne

rendaient pas fort lugubre l'aspect de la nature, je n'ai jamais eu le

plaisir de rencontrer un objet fantastique et de pouvoir raconter à

personne, comme témoin oculaire, la moindre histoire de revenant.

Eh bien, cependant je ne suis pas de ceux qui disent, en présence des

superstitions rustiques: \_mensonge, imbécillité, vision de la peur\_; je

dis phénomène de vision, ou phénomène extérieur insolite et incompris.

Je ne crois pour cela ni aux sorciers ni aux prodiges. Ces contes de

sorciers, ces explications fantastiques données aux prétendus prodiges

de la nuit, c'est un poëme des imaginations champêtres. Mais le fait

existe, le fait s'accomplit, qu'il soit un fantôme dans l'air ou

seulement dans l'oeil qui le perçoit, c'est un objet tout aussi

réellement et logiquement produit que la réflexion d'une figure dans un

miroir.

Les aberrations des sens sont-elles explicables? ont-elles été

expliquées? Je sais qu'elles ont été constatées, voilà tout; mais il est

très-faux de dire et de croire qu'elles sont uniquement l'ouvrage de

la peur. Cela peut être vrai en beaucoup d'occasions; mais il y a des

exceptions irrécusables. Des hommes de sang-froid, d'un courage naturel

éprouvé, et placés dans des circonstances où rien ne semblait agir sur

leur imagination, même des hommes éclairés, savants, illustres, ont eu

des apparitions qui n'ont troublé ni leur jugement ni leur santé,

et dont cependant il n'a pas dépendu d'eux tous de ne pas se sentir

affectés plus ou moins après coup.

Parmi grand nombre d'intéressants ouvrages publiés sur ce sujet, il faut

noter celui du docteur Brierre de Boismont, qui analyse aussi bien

que possible les causes de l'hallucination. Je n'apporterai après ces

travaux sérieux qu'une seule observation utile à enregistrer, c'est que

l'homme qui vit le plus près de la nature, le sauvage, et après lui le

paysan, sont plus disposés et plus sujets que les hommes des autres

classes aux phénomènes de l'hallucination. Sans doute l'ignorance et la

superstition les forcent à prendre pour des prodiges surnaturels

ces simples aberrations de leurs sens; mais ce n'est pas toujours

l'imagination qui les produit, je le répète; elle ne fait le plus

souvent que les expliquer à sa guise.

Dira-t-on que l'éducation première, les contes de la veillée, les récits

effrayants de la nourrice et de la grand'mère disposent les enfants et

même les hommes à éprouver ce phénomène? Je le veux bien. Dira-t-on

encore que les plus simples notions de physique élémentaire et un peu de

moquerie voltairienne en purgeraient aisément les campagnes? Cela est

moins certain. L'aspect continuel de la campagne, l'air qu'il respire à

toute heure, les tableaux variés que la nature déroule sous ses yeux,

et qui se modifient à chaque instant dans la succession des variations

atmosphériques, ce sont là pour l'homme rustique des conditions

particulières d'existence intellectuelle et physiologique; elles font de

lui un être plus primitif, plus normal peut-être, plus lié au sol, plus

confondu avec les éléments de la création que nous ne le sommes quand la

culture des idées nous a séparés pour ainsi dire du ciel et de la terre,

en nous faisant une vie factice enfermée dans le moellon des habitations

bien closes. Même dans sa hutte ou dans sa chaumière, le sauvage ou

le paysan voit encore dans le nuage, dans l'éclair et le vent qui

enveloppent ces fragiles demeures. Il y a sur l'Adriatique des pêcheurs

qui ne connaissent pas l'abri d'un toit; ils dorment dans leur barque,

couverts d'une natte, la face éclairée par les étoiles, la barbe

caressée par la brise, le corps sans cesse bercé par le flot. Il y a des

colporteurs, des bohémiens, des conducteurs de bestiaux, qui dorment

toujours en plein air comme les Indiens de l'Amérique du Nord. Certes,

le sang de ces hommes-là circule autrement que le nôtre, leurs nerfs ont

un équilibre différent, leurs pensées un autre cours, leurs sensations

une autre manière de se produire. Interrogez-les, il n'en est pas un qui

n'ait vu des prodiges, des apparitions, des scènes de nuit étranges,

inexplicables. Il en est parmi eux de très-braves, de très-raisonnables,

de très-sincères, et ce ne sont pas les moins hallucinés. Lisez toutes

les observations recueillies à cet égard, vous y verrez, par une foule

de faits curieux et bien observés, que l'hallucination est compatible

avec le plein exercice de la raison.

C'est un état maladif du cerveau; cependant il est presque toujours

possible d'en pressentir la cause physique ou morale dans une

perturbation de l'âme ou du corps; mais elle est quelquefois inattendue

et mystérieuse au point de surprendre et de troubler un instant les

esprits les plus fermes.

Chez les paysans, elle se produit si souvent qu'elle semble presque une

loi régulière de leur organisation. Elle les effraie autrement que nous.

Notre grande terreur, à nous autres, quand le cauchemar ou la fièvre

nous présentent leurs fantômes, c'est de perdre la raison, et plus nous

sommes certains d'être la proie d'un songe, plus nous nous affectons de

ne pouvoir nous y soustraire par un simple effort de la volonté. On a vu

des gens devenir fous par la crainte de l'être. Les paysans n'ont pas

cette angoisse; ils croient avoir vu des objets réels; ils en ont

grand'peur; mais la conscience de leur lucidité n'étant point ébranlée,

l'hallucination est certainement moins dangereuse pour eux que pour

nous. L'hallucination n'est d'ailleurs pas la seule cause de mon

penchant à admettre, jusqu'à un certain point, les visions de la nuit.

Je crois qu'il y a une foule de petits phénomènes nocturnes, explosions

ou incandescences de gaz, condensations de vapeurs, bruits souterrains,

spectres célestes, petits aérolithes, habitudes bizarres et inobservées,

aberrations même chez les animaux, que sais-je? des affinités

mystérieuses ou des perturbations brusques des habitudes de la nature,

que les savants observent par hasard et que les paysans, dans leur

contact perpétuel avec les éléments, signalent à chaque instant sans

pouvoir les expliquer.

Par exemple, que pensez-vous de cette croyance aux \_meneurs de loups\_?

Elle est de tous les pays, je crois, et elle est répandue dans toute la

France. C'est le dernier vestige de la croyance aux lycanthropes. En

Berry, où déjà les contes que l'on fait à nos petits enfants ne sont

plus aussi merveilleux ni aussi terribles que ceux que nous faisaient

nos grand'mères, je ne me souviens pas qu'on m'ait jamais parlé des

hommes-loups de l'antiquité et du moyen âge. Cependant on s'y sert

encore du mot de \_garou\_, qui signifie bien homme-loup, mais on eu a

perdu le vrai sens. Les \_meneurs de loups\_ ne sont plus les capitaines

de ces bandes de sorciers qui se changeaient en loups pour dévorer les

enfants: ce sont des hommes savants et mystérieux, de vieux bûcherons,

ou de malins gardes-chasse qui possèdent le \_secret\_ pour charmer,

soumettre, apprivoiser et conduire les loups véritables. Je connais

plusieurs personnes qui oui rencontré aux premières clartés de la lune,

à la croix des quatre chemins, le père \_un tel\_ s'en allant tout seul, à

grands pas, et suivi de plus de trente loups (il y en a toujours plus de

trente, jamais moins dans la légende). Une nuit deux personnes, qui me

l'ont raconté, virent passer dans le bois une grande bande de loups;

elles en furent effrayées, et montèrent sur un arbre, d'où elles virent

ces animaux s'arrêter à la porte de la cabane d'un bûcheron réputé

sorcier. Ils l'entourèrent en poussant des rugissements épouvantables;

le bûcheron sortit, leur parla, se promena au milieu d'eux, et ils se

dispersèrent sans lui faire aucun mal. Ceci est une histoire de paysan;

mais deux personnes riches, et ayant reçu une assez bonne éducation,

gens de beaucoup de sens et d'habileté dans les affaires, vivant dans

le voisinage d'une forêt, où elles chassaient fort souvent, m'ont juré,

\_sur l'honneur\_, avoir vu, étant ensemble, un vieux garde forestier

s'arrêter à un carrefour écarté et faire des gestes bizarres. Ces deux

personnes se cachèrent pour l'observer, et virent accourir treize loups,

dont un énorme alla droit au garde et lui fit des caresses. Celui-ci

siffla les autres comme on siffle des chiens, et s'enfonça avec eux dans

l'épaisseur du bois. Les deux témoins de cette scène étrange n'osèrent

l'y suivre et se retirèrent aussi surpris qu'effrayés. Avaient-ils

été la proie d'une hallucination? Quand l'hallucination s'empare de

plusieurs personnes à la fois (et cala arrive fort souvent), elle

revêt un caractère difficile à expliquer, je l'avoue; on l'a souvent

constatée; on l'appelle hallucination contagieuse. Mais à quoi sert d'en

savoir le nom, si on en ignore la cause? Cette certaine disposition des

nerfs et de la circulation du sang qu'on donne pour cause à l'audition

ou à la vision d'objets fantastiques, comment est-elle simultanée chez

plusieurs individus réunis? Je n'en sais rien du tout.

Mais pourquoi ne pas admettre qu'un homme qui vit au sein des forêts,

qui peut, à toutes les heures du jour et de la nuit, surprendre et

observer les moeurs des animaux sauvages, aurait pu découvrir, par

hasard, ou par un certain génie d'induction, le moyen de les soumettre

et de s'en faire aimer? J'irai plus loin: pourquoi n'aurait-il pas un

certain fluide sympathique à certaines espèces? Nous avons vu, de nos

jours, de si intrépides et de si habiles dompteurs d'animaux forcées

en cage, qu'un effort de plus, et on peut admettre la domination de

certains hommes sur les animaux sauvages en liberté.

Mais pourquoi ces hommes cacheraient-ils leur secret, et ne

tireraient-ils pas profit et vanité de leur puissance?

Parce que le paysan, en obtenant d'une cause naturelle, un effet tout

aussi naturel, ne croit pas lui-même qu'il obéit aux lois de la nature.

Donnez-lui un remède dont vous lui démontrerez simplement l'efficacité,

il n'y aura aucune confiance; mais joignez-y quelque parole

incompréhensible en le lui administrant, il en aura la foi. Confiez-lui

le \_secret\_ de guérir le rhume avec la racine de guimauve, et dites-lui

qu'il faut l'administrer après trois signes cabalistiques, ou après

avoir mis un de ses bas à l'envers, il se croira sorcier, tous le

croiront sorcier à l'endroit du rhume. Il guérira tout le monde par la

foi autant que par la guimauve, mais il se gardera bien de dire le nom

de la plante vulgaire qui produit ce miracle. Il en fera un mystère, le

mystère est son élément.

Je ne parlerai pas ici de ce qu'un appelle chez nous et ailleurs le

\_secret\_, ce serait une digression qui me mènerait trop loin. Je me

bornerai à dire qu'il y a un \_secret\_ pour tout, et que presque tous les

paysans un peu graves et expérimentés ont le \_secret\_ de quelque chose,

sont sorciers par conséquent, et croient l'être. Il y a le secret des

boeufs que possèdent tous les bons métayers; le secret des vaches, qui

est celui des bonnes métayères; le secret des bergères, pour faire

foisonner la laine; le secret des potiers, pour empêcher les pots de se

fendre au fond; le secret des curés qui charment les cloches pour la

grêle; le secret du mal de tête, le secret du mal de ventre, le secret

de l'entorse et de la foulure; le secret des braconniers pour faire

venir le gibier; le secret du feu, pour arrêter l'incendie; le secret de

l'eau, pour retrouver les cadavres des noyés, ou arrêter l'inondation;

que sais-je? Il y a autant de secrets que de fléaux dans la nature, et

de maladies chez les hommes et les animaux. Le secret passe de père en

fils, ou s'achète à prix d'argent. Il n'est jamais trahi. Il ne le sera

jamais, tant qu'on y croira. Le secret du meneur de loups en est un

comme un autre, peut-être.

Une des scènes de la nuit dont la croyance est la plus répandue, c'est

la chasse fantastique; elle a autant de noms qu'il y a de cantons dans

l'univers. Chez nous, elle s'appelle la \_chasse à baudet\_, et affecte

les bruits aigres et grotesques d'une incommensurable troupe d'ânes qui

braient. On peut se la représenter à volonté; mais dans l'esprit de nos

paysans, c'est quelque chose que l'on entend et qu'on ne voit pas, c'est

une hallucination ou un phénomène d'acoustique. J'ai cru l'entendre

plusieurs fois, et pouvoir l'expliquer de la façon la plus vulgaire.

Dans les derniers jours de l'automne, quand les grands ouragans

dispersent les bandes d'oiseaux voyageurs, on entend, dans la nuit,

l'immense clameur mélancolique des grues et des oies sauvages en

détresse. Mais les paysans, que l'on croit si crédules et si peu

observateurs, ne s'y trompent nullement. Ils savent très-bien le nom et

connaissent très-bien le cri des divers oiseaux étrangers à nos climats

qui se trouvent perdus et dispersés dans les ténèbres. La \_chasse à

baudet\_ n'est rien de tout cela. Ils l'entendent souvent; moi, qui ai

longtemps vécu et erré comme eux dans la rafale et dans le nuage, je

ne l'ai jamais rencontrée. Quelquefois son passage est signalé par

l'apparition de deux lunes. Mais je n'ai pas de chance, car je n'ai

jamais vu que la vieille lune que nous connaissons tous.

Le taureau blanc, le veau d'or, le dragon, l'oie, la poule noire, la

truie blanche, et je ne sais combien d'autres animaux fantastiques,

gardent, comme l'on sait, en tous pays les trésors cachés. A l'heure

de minuit, le jour de Noël, aussitôt que sonne la messe, ces gardiens

infernaux perdent leur puissance jusqu'au dernier son de la cloche

qui en annonce la fin. C'est la seule heure dans toute l'année où la

conquête du trésor soit possible. Mais il faut savoir où il est, et

avoir le temps d'y creuser et de s'en saisir. Si vous êtes surpris dans

le gouffre à l'\_ite missa est\_, il se referme à jamais sur vous; de

même que si, en ce moment, vous avez réussi à rencontrer l'animal

fantastique, la soumission qu'il vous a montrée pendant le temps de la

messe fait place à la fureur, et c'est fait de vous.

Cette tradition est universelle. Il y a peu de ruines, châteaux ou

monastères, peu de monuments celtiques qui ne recèlent leur trésor. Tous

sont gardés par un animal diabolique. M. Jules Canougo, dans un charmant

recueil de contes méridionaux, a rendu gracieuse et bienfaisante la

poétique apparition de la chèvre d'or, gardienne des richesses cachées

au sein de la terre.

Dans nos climats moins riants, autour des dolmens qui couronnent les

collines pelées de la Marche, c'est un boeuf blanc, ou un veau d'or, ou

une génisse d'argent qui font rêver les imaginations avides; mais ces

animaux sont méchants et terribles à rencontrer. On y court tant de

risques, que personne encore n'a osé les saisir par les cornes. Et

cependant il y a des siècles que les grosses pierres druidiques dansent

et grincent sur leurs frêles supports pendant la messe de minuit, pour

éveiller la convoitise des passants.

Dans nos vallées ombragées, coupées de grandes plaines fertiles,

un animal indéfinissable se promené la nuit à de certaines époques

indéterminées, va tourmenter les boeufs au pâturage et rôder autour des

métairies, qu'il met en grand émoi. Les chiens hurlent et fuient à son

approche, les balles ne l'atteignent pas. Cette apparition et la terreur

qu'elle inspire n'ont encore presque rien perdu dans nos alentours.

Tous nos fermiers, tous nos domestiques y croient et ont vu la bête. On

l'appelle la \_grand'bête\_, par tradition, quoique souvent elle paraisse

de la taille et de la forme d'un blaireau. Les uns l'ont vue en forme

de chien de la grandeur d'un boeuf énorme, d'autres en levrette blanche

haute comme un cheval, d'autres encore en simple lièvre ou en simple

brebis. Ceux qui en parlent avec le plus de sang-froid l'ont poursuivie

sans succès, sans trop de frayeur, ne lui attribuant aucun pouvoir

fantastique, la décrivant avec peine, parce qu'elle appartient à une

espèce inconnue dans le pays, disent-ils, et assurant que ce n'est

précisément ni une chienne, ni une vache, ni un blaireau, ni un cheval,

mais quelque chose comme tout cela, arrangez-vous! Cependant cette bête

apparaît, j'en suis certain, soit à l'état d'hallucination, soit à

l'état de vapeur flottante, et condensée sous de certaines formes. Des

gens trop sincères et trop raisonnables l'ont vue pour que j'ose dire

qu'il n'y a aucune cause à leur vision. Les chiens l'annoncent par

des hurlements désespérés et s'enfuient dès qu'elle parait; cela est

certain. Les chiens sont-ils hallucinés aussi? Pourquoi non? Sont-ce des

voleurs qui s'introduisent sous ce déguisement? Jamais la bête n'a rien

dérobé, que l'on sache. Sont-ce de mauvais plaisants? On a tant tiré de

coups de fusil sur la bête, qu'on aurait bien, par hasard, et en dépit

de la peur qui fait trembler la main, réussi à tuer ou à blesser

quelqu'un décès prétendus fantômes. Enfin, ce genre d'apparition, s'il

n'est que le résultat de l'hallucination, est éminemment contagieux.

Pendant quinze ou vingt nuits, les vingt ou trente habitants d'une

métairie le voient et le poursuivent; il passe à une autre petite

colonie qui le voit absolument le même, et il fait le tour du pays,

ayant produit cette contagion sur un très-grand nombre d habitants.

Mais voici la plus effrayante des visions de la nuit. Autour des mares

stagnantes, dans les bruyères comme au bord des fontaines ombragées dans

les chemins creux, sous les vieux saules comme dans la plaine nue, on

entend au milieu de la nuit le battoir précipité et le clapotement

furieux des lavandières. Dans beaucoup de provinces, on croit qu'elles

évoquent la pluie et attirent l'orage, en faisant voler jusqu'aux nues

avec leur battoir agile l'eau des sources et des marécages. Chez nous,

c'est bien pire, elles battent et tordent quelque objet qui ressemble

à du linge, mais qui, vu de près, n'est autre chose que des cadavres

d'enfants. Il faut se garder de les observer ou de les déranger, car

eussiez-vous six pieds de haut et des muscles en proportion, elles vous

saisiraient, vous battraient et vous tordraient dans l'eau ni plus ni

moins qu'une paire de bas.

Nous avons entendu souvent le battoir des lavandières fantastiques

résonner dans le silence de la nuit autour des mares désertes. C'est

à s'y tromper. C'est une espèce de grenouille qui produit ce bruit

formidable. Mais c'est bien triste de faire cette puérile découverte, et

de ne plus espérer l'apparition des terribles sorcières tordant leurs

haillons immondes à la brume des nuits de novembre, aux premières

clartés d'un croissant blafard reflété par les eaux. Un mien ami, homme

de plus d'esprit que de sens, je dois l'avouer, sujet à l'ivresse,

très-brave cependant devant les choses réelles, mais facile à

impressionner par les légendes du pays, fit deux rencontres de

lavandières qu'il ne racontait qu'avec une grande émotion.

Un soir, vers onze heures, dans une traîne charmante qui court en

serpentant et en bondissant, pour ainsi dire, sur le flanc ondulé du

ravin d'Ormous, il vit, au bord d'une source, une vieille qui battait et

tordait en silence. Quoique la fontaine soit mal famée, il ne vit rien

là de surnaturel, et dit à cette vieille:--Vous lavez bien tard, la

mère!--Elle ne répondit point. Il la crut sourde et approcha. La

lune était brillante et la source éclairait comme un miroir. Il vit

distinctement les traits de la vieille: elle lui était complètement

inconnue, et il en fut étonné, parce qu'avec sa vie de cultivateur, de

chasseur et de flâneur dans la campagne, il n'y avait pas pour lui de

visage inconnu à plusieurs lieues à la ronde. Voici comme il me raconta

lui-même ses impressions en face de cette laveuse singulièrement

vigilante: «Je ne pensai à la tradition des lavandières de nuit

que lorsque je l'eus perdue de vue. Je n'y pensais pas avant de la

rencontrer, je n'y croyais pas et je n'éprouvais aucune méfiance

en l'abordant. Mais dès que je fus auprès d'elle, son silence, son

indifférence à l'approche d'un passant, lui donnèrent l'aspect d'un

être absolument étranger à notre espèce. Si la vieillesse la privait de

l'ouïe et de la vue, comment était-elle assez robuste pour être venue de

loin, toute seule, laver à cette heure insolite, à cette source glacée

où elle travaillait avec tant de force et d'activité? Cela était au

moins digne de remarque. Mais ce qui m'étonna encore plus, ce fut ce

que j'éprouvai en moi-même: je n'eus aucun sentiment de peur, mais une

répugnance, un dégoût invincible. Je passai mon chemin sans qu'elle

tournât la tête. Ce ne fut qu'en arrivant chez moi que je pensai

aux sorcières des lavoirs, et alors j'eus très-peur, j'en conviens

franchement, et rien au monde ne m'eût décidé à revenir sur mes pas.»

Une seconde fois, le même ami passait auprès des étangs de Thevet vers

deux heures du matin. Il venait de Limières, où il assure qu'il n'avait

ni mangé ni bu, circonstance que je ne saurais garantir; il était seul,

en cabriolet, suivi de son chien. Son cheval étant fatigué, il mit pied

à terre à une montée et se trouva au bord de la route, près d'un fossé

ou trois femmes lavaient, battaient et tordaient avec une grande

activité, sans rien dire. Son chien se serra tout à coup contre lui sans

aboyer. Il passa sans trop regarder; mais à peine eut-il fait quelques

pas, qu'il entendit marcher derrière lui et que la lune dessina à ses

pieds une ombre très-allongée. Il se retourna et vit une de ces femmes

qui le suivait. Les deux autres venaient à quelque distance comme

pour appuyer la première. «Cette fois, dit-il, je pensai bien aux

lavandières, mais j'eus une autre émotion que la première fois. Ces

femmes étaient d'une taille si élevée et celle qui me suivait avait

tellement les proportions, la figure et la démarche d'un homme, que je

ne doutai pas un instant d'avoir affaire à des plaisants de village,

mal intentionnés peut-être. J'avais une bonne trique à la main. Je me

retournai en disant: Que me voulez-vous?--Je ne reçus point de réponse;

et, ne me voyant pas attaqué, n'ayant pas de prétexte pour attaquer

moi-même, je fus forcé de regagner mon cabriolet, qui était assez loin

devant moi, avec cet être désagréable sur mes talons. Il ne me disait

rien et semblait se faire un malin plaisir de me tenir sous le coup

d'une attaque. Je tenais toujours mon bâton prêt à lui casser la

mâchoire au moindre attouchement; et j'arrivai ainsi à mon cabriolet

avec mon poltron de chien qui ne disait mot et qui y sauta avec moi. Je

me retournai alors, et quoique j'eusse entendu jusque-là des pas sur

les miens et vu une ombre marcher à côté de moi je ne vis personne.

Seulement je distinguai, à trente pas environ en arrière, à la place où

je les avais vues laver, ces trois grandes diablesses sautant, dansant

et se tordant comme des folles sur le revers du fossé.»

Je vous donne cette histoire pour ce qu'elle vaut; mais elle m'a été

racontée de très-bonne foi, et je vous la garantis. Mettez cela

en partie au chapitre des hallucinations. \_L'Orme Râteau\_, arbre

magnifique, qui existait, dit-on, déjà grand et fort, au temps de

Charles VII. Comme un orme qu'il est, il n'a pas de loin une grande

apparence et son branchage affecte assez la forme du râteau, dont il

porte le nom. Mais ce n'est là qu'une coïncidence fortuite avec la

légende traditionnelle qui l'a baptisé. De près il devient imposant

par sa longue tige élancée, sillonnée de la foudre et plantée comme un

monument à un vaste carrefour de chemins communaux. Ces chemins, larges

comme des prairies, incessamment tondus par les troupeaux du prolétaire,

sont couverts d'un herbe courte, où la ronce et le chardon croissent en

liberté. La plaine est ouverte à une grande distance, fraîche quoique

nue, mais triste et solennelle malgré sa fertilité. Une croix de bois

est plantée sur un piédestal de pierre qui est le dernier vestige de

quatre statues fort anciennes disparues depuis la révolution de 93.

Cette décoration monumentale dans un lieu si peu fréquenté atteste un

respect traditionnel; et les paysans des environs ont une telle opinion

de l'orme Râteau qu'ils prétendent qu'on ne peut l'abattre, parce

qu'il est sur la carte de Cassini. Mais ce chemin communal, abandonné

aujourd'hui aux piétons, et que traverse à de rares intervalles le

cheval d'un meunier ou d'un gendarme, était jadis une des grandes voies

de communication de la France centrale. On l'appelle encore aujourd'hui

le chemin des Anglais. C'était la route militaire, le passage des armées

que franchit l'invasion, et que Du Guesclin leur fit repasser l'épée

dans le dos, après avoir délivré Sainte-Sévère, la dernière forteresse

de leur occupation.

Ce détail n'est consigné dans aucune histoire, mais la tradition est là

qui en fait foi; et maintenant voici la légende de l'Orme Râteau qui est

jolie, malgré la nature des animaux qui y jouent leur rôle.

Un jeune garçon gardait un troupeau de porcs autour de l'Orme Râteau. Il

regardait du coté de la Châtre, lorsqu'il vit accourir une grande bande

armée qui dévastait les champs, brûlait les chaumières, massacrait les

paysans et enlevait les femmes. C'étaient les Anglais qui descendaient

de la Marche sur le Berry et qui s'en allaient ravager Saint-Chartier.

Le porcher éloigna son troupeau, se tint à distance, et vit passer

l'ennemi comme un ouragan. Quand il revint sous l'orme avec son

troupeau, la peur qu'il avait ressentie fit place à une grande colère

contre les Anglais et contre lui-même. «Quoi! pensa-t-il, nous nous

laissons abîmer ainsi sans nous défendre! Nous sommes trop lâches! Il y

faut aller!» Et, s'approchant de la statue de saint Antoine, qui était

une des quatre autour de l'orme: «Bon saint Antoine, lui dit-il, il faut

que j'aille contre ces Anglais, et je n'ai pas le temps de rentrer mes

bêtes. Pendant ce temps-là, ces méchants-là nous feraient trop de mal.

Prends mon bâton, bon saint, et veille sur mes porcs pendant trois jours

et trois nuits; je te les donne en garde.»

Là-dessus, le jeune gars mit sa binette de porcher (qui est un court

bâton avec un triangle de fer au bout) dans les mains de la statue, et,

jetant là ses sabots, \_s'en, courut\_ à Saint-Chartier, où, pendant trois

jours et trois nuits, il fit rage contre les Anglais avec les bons

garçons de l'endroit, soutenus des bons hommes d'armes de France. Puis,

quand l'ennemi fut chassé, il s'en revint à son troupeau; il compta ses

porcs et pas un ne manquait; et cependant il avait passé là bien des

traînards, bien des pillards et bien des loups attirés par l'odeur du

carnage. Le jeune porcher reprit à saint Antoine son sceptre rustique,

le remercia à genoux, et sans rêver les hautes destinées et la grande

mission de Jeanne d'Arc, content d'avoir au moins donné son coup de main

à l'oeuvre de délivrance, il garda ses cochons comme devant.

Une autre tradition plus confuse attribue à l'Orme Râteau une moins

bénigne influence. Des enfants, saisis de vertige, auraient eu

l'horrible idée de jouer leur vie aux petits palets et auraient enterré

vivant le perdant sous la pierre de saint Antoine.

Mais voici la légende principale et toujours en crédit de l'Orme Râteau.

Un \_monsieur\_ s'y promène la nuit; il en fait incessamment le tour. On

le voit là depuis que le monde est monde. Quel est-il? Nul ne le sait.

Il est vêtu de noir, et il a vingt pieds de haut. C'est un \_monsieur\_,

car \_il suit les modes\_; on l'a vu au siècle dernier, en habit noir

complet, culotte courte, souliers à boucles, l'épée au côté; sous

le Directoire, on l'a vu en oreilles de chien et en large cravate.

Aujourd'hui, il s'habille comme vous et moi; mais il porte toujours son

grand râteau sur l'épaule, et gare aux jambes des gens ou des bêtes qui

passent dans son ombre. Du reste, pas méchant homme, et ne se faisant

connaître qu'à ceux qui ont \_le secret\_.

Si vous n'y croyez, allez-y voir. Nous y avons été à l'heure solennelle

du lever du la lune; nous l'avons appelé par tous les noms possibles,

en lui disant toujours \_monsieur\_, très-poliment, mais nous n'avons pas

trouvé le nom auquel il lui plaît de répondre, car il n'est pas venu,

et, d'ailleurs, il n'aime pas la plaisanterie, et, pour le voir, il faut

avoir peur de lui.

L'Allemagne passe pour être la terre classique du fantastique. Cela

tient à ce que des écrivains anciens et modernes ont fixé la légende

dans le poëme, le conte et la ballade. Notre littérature française,

depuis le siècle de Louis XIV surtout, a rejeté cet élément comme

indigne de la raison humaine et de la dignité philosophique. Le

romantisme a fait de vains efforts pour dérider notre scepticisme; nous

n'avons su qu'imiter la fantaisie allemande. Le merveilleux slave, bien

autrement grandiose et terrifiant, nous a été relevé par des traductions

incomplètes qui ne sont pas devenues populaires. On n'a pas osé

imiter chez nous des sabbats lugubres et sanglants comme ceux d'Adam

Mickiewicz.

La France populaire des campagnes est tout aussi fantastique cependant

que les nations slaves ou germaniques; mais il lui a manqué, il lui

manquera probablement un grand poëte pour donner une forme précise et

durable aux élans, déjà affaiblis, de son imagination.

Une seule province de France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que

le génie des plus grands poëtes et celui des nations les plus poétiques

ont jamais produit; nous oserons dire qu'elle les surpasse. Nous voulons

parler de la Bretagne. Mais la Bretagne, il n'y a pas longtemps que

c'est la France. Quiconque a lu les \_Barza-Breiz\_, recueillis et

traduits par M. de la Villemarqué, doit être persuadé avec moi,

c'est-à-dire pénétré intimement, de ce que j'avance. Le \_Tribut de

Nomenoé\_ est un poëme de cent quarante vers, plus grand que l'\_Iliade\_,

plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'oeuvre sorti de

l'esprit humain. La \_Peste d'Eliant\_, les \_Nains\_, \_Lesbreiz\_ et vingt

autres diamants de ce recueil breton attestent la richesse la plus

complète à laquelle puisse prétendre une littérature lyrique. Il est

même fort étrange que cette littérature, révélée à la nôtre par une

publication qui est dans toutes les mains depuis plusieurs années,

n'y ait pas fait une révolution. Macpherson a rempli L'Europe du nom

d'Ossian; avant Walter Scott, il avait mis l'Écosse à la mode. Vraiment

nous n'avons pas assez fêté notre Bretagne, et il y a encore des lettrés

qui n'ont pas lu les chants sublimes devant lesquels, convenons-en, nous

sommes comme des nains devant des géants. Singulières vicissitudes que

subissent le beau et le vrai dans l'histoire de l'art!

Qu'est-ce donc que cette race armoricaine qui s'est nourrie, depuis le

druidisme jusqu'à la chouannerie, d'une telle moelle? Nous la savions

bien forte et fière, mais pas grande à ce point avant qu'elle eût chanté

à nos oreilles. Génie épique, dramatique, amoureux, guerrier, tendre,

triste, sombre, moqueur, naïf, tout est là! Et au-dessus de ce monde de

l'action et de la pensée plane le rêve: les sylphes, les gnômes, les

djiins de l'Orient, tous les fantômes, tous les génies de la mythologie

païenne et chrétienne voltigent sur ces têtes exaltées et puissantes. En

vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un

Breton sans lui ôter son chapeau.

Nous voici bien loin de notre humble Berry, où j'ai pourtant retrouvé,

dans la mémoire des chanteurs rustiques, plusieurs romances et ballades,

exactement traduites en vers naïfs et bien berrichons, des textes

bretons publiés par M. de la Villemarqué. Revendiquerons-nous la

propriété de ces créations, et dirons-nous qu'elles ont été traduites du

berrichon dans la langue bretonne? Non.--Elles portent clairement leur

brevet d'origine en tête. Le texte dit: \_En revenant de Nantes\_, etc.\_

Et ailleurs: \_Ma famille de Nantes\_, etc.

Le Berry a sa musique, mais il n'a pas sa littérature, ou bien elle

s'est perdue comme aurait pu se perdre la poésie bretonne si M. de

la Villemarqué ne l'eût recueillie à temps. Ces richesses inédites

s'altèrent insensiblement dans la mémoire des bardes illettrés qui les

propagent. Je sais plusieurs complaintes et ballades berrichonnes qui

n'ont plus ni rime ni raison, et où, ça et là, brille un couplet d'une

facture charmante, qui appartient évidemment à un texte original

affreusement corrompu quant au reste.

Pour être privée de ses archives poétiques, l'imagination de nos paysans

n'est pas moins riche que celle des Allemands, et ce sens particulier de

l'hallucination dont j'ai parlé précédemment, l'atteste suffisamment.

Une des plus singulières apparitions est celle des \_meneurs de nuées\_,

autour des mares ou au beau milieu des étangs. Ces esprits nuisibles

se montrent aux époques des débordements de rivières, et provoquent le

fléau des pluies torrentielles intempestives. Autant qu'on peut saisir

leurs formes vagues dans la trombe qu'ils soulèvent, ou reconnaît parmi

eux, assez souvent, des gens mal famés dans le pays, des gens qui ne

possèdent rien, bien entendu, sur ta terre du bon Dieu, et qui ne

souhaitent que le mal des autres. Réunis aux génies des nuages, armés

de pelles ou de balais, vêtus de haillons fangeux et incolores, ils

s'agitent frénétiquement, \_ils dansent et enragent\_, comme disent les

ballades bretonnes; et le voyageur attardé qui les aperçoit sur les

flaques brumeuses semées dans les landes désertes, doit se hâter de

gagner son gîte, sans les déranger et sans leur montrer qu'il les a vus.

Certainement ils se mettraient, en bourrasque, à ses trousses, et il n'y

ferait pas bon.

On est étonné de voir combien les scènes de la nature impressionnent le

paysan. Il semblerait qu'elles doivent agir davantage sur l'imagination

des habitants des villes, et que l'homme, accoutumé dès son enfance à

errer ou à travailler le jour et la nuit dans une même localité, en

connaît si bien les détails et les différents aspects qu'il ne puisse

plus y ressentir ni étonnement ni trouble. C'est tout le contraire: le

braconnier qui, depuis quarante ans, chasse au collet ou à l'affût, à la

nuit tombante, voit les animaux mêmes dont il est le fléau prendre, dans

le crépuscule, des formes effrayantes pour la menacer. Le pêcheur de

nuit, le meunier qui vit sur la rivière même, peuplent de fantômes les

brouillards argentés par la lune; l'éleveur de bestiaux qui s'en va lier

les boeufs ou conduire les chevaux au pâturage, après la chute du jour

ou avant son lever, rencontre dans sa haie, dans son pré, sur ses bêtes

mêmes, des êtres inconnus, qui s'évanouissent à son approche, mais

qui le menacent en fuyant. Heureuses, selon nous, ces organisations

primitives, à qui sont révélés les secrets du monde surnaturel, et qui

ont le don de voir et d'entendre de si étranges choses! Nous avons beau

faire, nous autres, écouter des histoires à faire dresser les cheveux

sur la tête, nous battre les flancs pour y croire, courir la nuit

dans les lieux hantés par les esprits, attendre et chercher la peur

inspiratrice, mère des fantômes, le diable nous fuit comme si nous

étions des saints: Lucifer défend à ses milices de se montrer aux

incrédules.--Les animaux sorciers ne sont pas rares: c'est pourquoi il

faut faire attention à ce qu'on dit devant certains d'entre eux. Un

métayer de de nos environs voyait tous les jours un vieux lièvre

s'arrêter à peu de distance de lui, se lécher les pattes, et le regarder

d'un air narquois: or ce métayer finit, en y faisant bien attention, par

reconnaître son propriétaire sous le déguisement dudit lièvre. Il lui

ôta son chapeau, pour lui faire entendre qu'il n'était point sa dupe, et

que la plaisanterie était inutile. Mais le bourgeois, qui était malin,

parut ne pas comprendre, et continua à le surveiller sous cette

apparence.

Cela fâcha le métayer, qui était honnête homme, et que le soupçon

blessait d'autant plus, que son maître, lorsqu'il venait chez lui sous

figure de chrétien, ne lui marquait aucune méfiance. Il prit son fusil

un beau soir, comptant bien lui faire peur, et le corriger de cette

manie de faire le lièvre. Il essaya même de le coucher en joue; mais la

preuve que cet animai n'était pas plus lièvre que vous et moi, c'est

que le fusil ne l'inquiéta nullement, et qu'il se mit, à rire.--Ah ça,

écoutez, not' maître! s'écria le brave homme perdant patience, ôtez-vous

de là, ou, aussi vrai que j'ai reçu le baptême, je vous flanque mon coup

de fusil.

M. \_Trois-Étoiles\_ ne se le fit pas dire deux fois: il vit que le paysan

était \_émalicé\_ tout de bon, et, prenant la fuite, il ne reparut plus.

On a vu souvent des animaux de ce genre, frappés et blessés, disparaître

également; mais le lendemain, la personne soupçonnée ne se montrait pas,

et, si on allait chez elle, on la trouvait au lit, fort endommagée. On

aurait pu retirer de son corps le plomb qui était entré dans celui de la

bête, car aussi vrai que ces choses se sont vues, c'était le même plomb.

Un animal plus incommode encore que ceux qui espionnent l'ouvrier

des champs, c'est celui \_qui se fait porter\_. Celui-là est un ennemi

déclaré, qui n'écoute rien, et qui se montre sous diverses formes,

quelquefois même sous celle d'un homme tout pareil à celui auquel il

s'adresse. En se voyant ainsi face à face avec son sosie, on est fort

troublé; et, quelque résistance qu'on fasse, il nous saute sur les

épaules. D'autres fois, on sent son poids qui est formidable, sans rien

voir et sans rien entendre. La plus mauvaise de ces apparitions est

celle de la levrette blanche. Quand on l'aperçoit d'abord, elle est

toute petite; mais elle grandit peu à peu, elle vous suit, elle arrive

à la taille d'un cheval et vous monte sur le dos. Il est avéré qu'elle

pèse deux ou trois mille livres; mais il n'y a point à s'en défendre, et

elle ne vous quitte que quand vous apercevez la porte de votre maison.

C'est quand on s'est attardé au cabaret qu'on rencontre cette bête

maudite. Bien heureux quand elle n'est pas accompagnée de deux ou trois

feux follets qui vous entraînent dans quelque marécage ou rivière pour

vous y faire noyer. La cocadrille, bien connue au moyen âge, existe

encore dans les mines des vieux manoirs. Elle erre sur les ruines la

nuit, et se tient cachée le jour dans la vase et les roseaux. Si on

l'aperçoit alors, on ne s'en méfie point, car elle a la mine d'un petit

lézard; mais ceux qui la connaissent ne s'y trompent guère et annoncent

de grandes maladies dans l'endroit, si on ne réussit à la tuer ayant

qu'elle ait vomi son venin. Cela est plus facile à dire qu'à faire. Elle

est à l'épreuve de la balle et du boulet, et, prenant des proportions

effrayantes d'une nuit à l'autre, elle répand la peste dans tous les

endroits où elle passe. Le mieux est de la faire mourir de faim, ou

de la dégoûter du lieu qu'elle habite en desséchant les fossés et les

marais à eaux croupissantes. La maladie s'en va avec elle.

Le follet, fadet ou farfadet n'est point un animal, bien qu'il lui

plaise d'avoir des ergots et une tête de coq; mais il a le corps d'un

petit homme, et, en somme, il n'est ni vilain ni méchant, moyennant

qu'on ne le contrariera pas. C'est un pur esprit, un bon génie connu en

tous pays, un peu fantasque, mais fort actif et soigneux des intérêts de

la maison. En Berry, il n'habite pas le foyer, il ne fait pas l'ouvrage

des servantes, il ne devient pas amoureux des femmes. Il hante

quelquefois les écuries comme ses confrères d'une grande partie de la

France; mais c'est la nuit, au pâturage, qu'il prend particulièrement

ses ébats. Il y rassemble les chevaux par troupes, se cramponne à leur

crinière, et les fait galoper comme des fous à travers les prés. Il

ne parait pas se soucier énormément des gens à qui ces chevaux

appartiennent. Il aime l'équitation par elle-même; c'est sa passion, et

il prend en amitié les animaux les plus ardents et les plus fougueux.

Il les fatigue beaucoup, car on les trouve en sueur quand il s'en est

servi; mais il les frotte et les panse avec tant de soin, qu'ils ne

s'en portent que mieux. Chez nous, on connaît parfaitement les chevaux

\_pansés du follet\_. Leur crinière est nouée par lui de milliards de

noeuds inextricables.

C'est une maladie du crin, une sorte de plique chevaline, assez

fréquente dans nos pâturages. Ce crin est impossible à démêler, cela

est certain; mais il est certain aussi qu'on peut le couper sans que

l'animal en souffre, et que c'est le seul parti à prendre.

Les paysans s'en gardent bien. Ce sont les étriers du follet; et, s'il

ne les trouvait plus pour y passer ses petites jambes, il pourrait

tomber; et, comme il est fort colère, il tuerait immédiatement la pauvre

bête tondue.

La nuit de Noël est, en tous pays, la plus solennelle crise du monde

fantastique. Toujours par suite de ce besoin qu'éprouvent les hommes

primitifs de compléter le miracle religieux par le merveilleux de leur

vive imagination dans tous les pays chrétiens, comme dans toutes les

provinces de France, le coup de minuit de la messe de Noël ouvre les

prodiges du sabbat, en même temps qu'il annonce la commémoration de

l'ère divine. Le ciel pleut de bienfaits à cette heure sacrée; aussi

l'enfer vaincu, voulant disputer encore au Sauveur la conquête de

l'humanité, vient-il s'offrir à elle pour lui donner les biens de la

terre, sans même exiger en échange le sacrifice du salut éternel: c'est

une flatterie, une avance gratuite que Satan fait à l'homme. Le paysan

pense qu'il peut en profiter. Il est assez malin pour ne pas se laisser

prendre au piège; il se croit bien aussi rusé que le diable, et il ne se

trompe guère.

Dans notre vallée noire, le \_métayer fin\_, c'est-à-dire savant dans la

cabale et dans l'art de faire prospérer le \_bestiau\_ par tous les moyens

naturels et surnaturels, s'enferme dans son étable au premier coup de la

messe; il allume sa lanterne, ferme toutes ses \_huisseries\_ avec le plus

grand soin, prépare certains charmes, que le \_secret\_ lui révèle, et

reste là, \_seul de chrétien\_, jusqu'à la fin de la messe.

Dans ma propre maison, moi qui vous raconte ceci, la chose se passe

ainsi tous les ans, non pas sous nos yeux, mais au su de tout le monde,

et de l'aveu même des métayers.

Je dis: non pas sous nos yeux, car le charme est impossible si un regard

indiscret vient le troubler. Le métayer, plus défiant qu'il n'est

possible d'être curieux, se barricade de manière à ne pas laisser

une fente; et d'ailleurs, si vous êtes là quand il veut entrer dans

l'étable, il n'y entrera point; il ne fera pas sa conjuration, et gare

aux reproches et aux contestations s'il perd des bestiaux dans l'année:

c'est vous qui lui aurez causé le dommage.

Quant à sa famille, à ses serviteurs, à ses amis et voisins, il n'y a

pas de risque qu'ils le gênent dans ses opérations mystérieuses. Tous

convaincus de l'utilité souveraine de la chose, ils n'ont garde d'y

apporter obstacle. Ils s'en vont bien vite à la messe, et ceux que leur

âge ou la maladie retient à la maison ne se soucient nullement d'être

initiés aux terribles émotions de l'opération. Ils se barricadent de

leur côté, frissonnant dans leur lit si quelque bruit étrange fait

hurler les chiens et mugir les troupeaux.

Que se passe-t-il donc alors entre le \_métayer fin\_ et le bon compère

\_Georgeon\_? Qui peut le dire? Ce n'est pas moi; mais bien des versions

circulent dans les veillées d'hiver, autour des tables où l'on casse

les noix pour le pressoir; bien des histoires sont racontées, qui font

dresser les cheveux sur la tête.

D'abord, pendant la messe de minuit, les bêtes parlent, et le métayer

doit s'abstenir d'entendre leur conversation. Un jour, le père

Casseriot, qui était faible à l'endroit de la curiosité, ne put se

tenir d'écouter ce que son boeuf disait à son âne. «--Pourquoi que t'es

triste, et que tu ne manges point? disait le boeuf.--Ah! mon pauvre

vieux, j'ai un grand chagrin, répondit l'âne. Jamais nous n'avons eu si

bon maître, et nous allons le perdre!--Ce serait grand dommage, reprit

le boeuf, qui était un esprit calme et philosophique.--Il ne sera plus

de ce monde dans trois jours, reprit l'âne, dont la sensibilité était

plus expansive, et qui avait des larmes dans la voix.--C'est grand

dommage, grand dommage! répliqua le boeuf en ruminant.--Le père

Casseriot eut si grand peur, qu'il oublia de faire son charme, courut

se mettre au lit, y fut pris de fièvre chaude, et mourut dans les trois

jours.

Le valet de charrue à Jean de Chassignoles, a vu une fois, au coup de

l'élévation de la messe, les boeufs sortir de l'étable en faisant grand

bruit, et se jetant les uns contre les autres, comme s'ils étaient

pousses d'un aiguillon vigoureux: mais il n'y avait personne pour les

conduire ainsi, et ils se rendirent seuls à l'abreuvoir, d'où, d'après

avoir bu d'une soif qui n'était pas ordinaire, ils rentrèrent à l'étable

avec la même agitation et la même obéissance. Curieux et sceptique, il

voulut en savoir le fin mot. Il attendit sous le portail de la grange,

et en vit sortir, au dernier coup de la cloche, le métayer, son maître,

reconduisant un homme qui ne ressemblait à aucun autre homme, et qui

lui disait «\_Bonsoir, Jean, a l'an prochain!\_» Le valet de charrue

s'approcha pour le regarder de plus près; mais qu'était-il devenu? Le

métayer était tout seul, et, voyant l'imprudent: «--Par grand bonheur,

mon gars, lui dit-il, que tu ne lui as point parlé; car s'il avait

seulement regardé de ton côté, tu ne serais déjà plus vivant à cette

heure!» La valet eut si grand'peur, que jamais plus il ne s'avisa de

regarder quelle main mène boire les boeufs pendant la nuit de Noël.

GEORGE SAND

LA VALLÉE-NOIRE

I.

Un habitant de la Brenne, en m'adressant des paroles trop flatteuses, me

demandait, il y a quelque temps, où je prenais la Vallée-Noire.

Cette question me pique, je l'avoue. Je viens dire aux gens de

Mézières-en-Brenne, aussi bien qu'à ceux de La Châtre, où je prends la

Vallée-Noire.

Eh, mes chers compatriotes, je la prends où elle est! N'y a-t-il pas une

géographie naturelle dont ne peuvent tenir compte les dénominations et

les délimitations administratives? Cette géographie de fait existera

toujours, et chacun a le droit de la rétablir dans la logique de ses

regards et de sa pensée. Si c'est un pur caprice de romancier qui m'a

fait donner un nom quelconque (un nom très-simple, et le premier venu,

je le confesse), à cette admirable région que nous avons le bonheur

d'habiter, ce n'en est pas moins après un examen raisonné que j'ai fait,

de ce coin du Berry, un point particulier, ayant sa physionomie, ses

usages, son costume, sa langue, ses moeurs et ses traditions. Je pensais

devoir garder pour moi-même cette découverte innocente. Il me plaisait

seulement de ramener souvent l'action de mes romans dans ce cadre de

prédilection. Mais puisqu'on veut que la Vallée-Noire n'existe que dans

ma cervelle, je prétends prouver qu'elle existe, distincte de toutes les

régions environnantes, et qu'elle méritait un nom propre.

Elle fait partie de l'arrondissement de La Châtre; mais cet

arrondissement s'étend plus loin, vers Eguzon et l'ancienne Marche. Là,

le pays change tellement d'aspect, que c'est bien réellement un autre

pays, une autre nature. La Vallée-Noire s'arrête par là à Cluis. De

cette hauteur on plonge sur deux versants bien différents. L'un sombre

de végétation, fertile, profond et vaste, c'est la Vallée-Noire: l'autre

maigre, ondulé, semé d'étangs, de bruyères et de bois de châtaigniers.

Ce pays-là est superbe aussi pour les yeux, mais superbe autrement.

C'est encore le ressort du tribunal de La Châtre, mais ce n'est plus la

Vallée-Noire. Plus vous avancez vers le Pin et le cours de la Creuse

et de la Gargilesse, plus vous entrez dans la Suisse du Berry. La

Vallée-Noire en est le bocage, comme la Brenne en est la steppe.

Je veux d'abord, pour me débarrasser de toute chicane, tracer la carte

de cette vallée. Faites courir une ligne circulaire, partant, si vous

voulez, de Cluis-Dessus, qui est le point de mire de tous les horizons

de la Vallée-Noire, et faites-la passer par toutes les hauteurs qui

enferment et protègent notre bocage. Du côté de Cluis, toutes les

hauteurs sont boisées, c'est ce qui donne à nos lointains cette belle

couleur bleue qui devient violette et quasi noire dans les jours

orageux. C'est, d'un côté, le bois Fonteny; de l'autre, le bois Mavoye,

le bois Gros, le bois Saint-George. Dirigez votre ligne d'enceinte vers

les plateaux d'Aigurande, de Sazeray, Vijon, les sources de l'Indre,

les bois de Vicher, la forêt de Maritet, Château-meillant, le bois de

Boulaise, Thevet, Verneuil, Vilchère, Corlay. De là vous dirigez votre

vol d'oiseau vers les bois du Magnié, où la vallée s'abaisse et se perd

avec le cours de l'Indre dans les brandes d'Ardentes. Si vous voulez la

retrouver, il faut vous éloigner de ces tristes steppes et remonter vers

le Lys-Saint-George, d'où vous la verrez se perdre à votre droite,

avec le cours de la Bouzanne, dans la direction de Jeu-les-Bois et des

brandes d'Arthon. A votre gauche, elle se creuse majestueusement, pour

se relever vers Neuvy-Saint-Sépulchre et vous ramener au clocher de

Cluis, votre point de départ, que, dans toute cette tournée, vous n'avez

guère perdu de vue.

Si vous traversez cette vallée, qui comprend une grande partie de

l'arrondissement de La Châtre, vous trouverez des détails charmants à

chaque pas. Mais ne vous étonnez pourtant point, voyageurs exigeants,

si vous avez à traverser certaines régions plates et nues. De loin, ces

clairières fromentales mêlaient admirablement leurs grandes raies jaunes

à la verdure des prairies bocagères. De près, se trouvant presque

de niveau avec de légers relèvements de terrain, elles offrent peu

d'horizon, peu d'ombrage, et l'on ne se croirait plus dans ce pays

enchanté qu'on va bientôt retrouver. C'est qu'il est impossible de ne

pas traverser des veines de ce genre sur une aussi grande étendue de

terrain. La Vallée-Noire, a, selon moi, une quarantaine de lieues de

superficie, quarante-cinq à cinquante mille habitants, et une vingtaine

de petites rivières formant affluents aux principales, qui sont l'Indre,

la Bouzanne, la Vauvre, et l'Igneraie.

Ces courants d'eau partent du sud, c'est-à-dire des limites élevées du

département de la Creuse, et viennent aboutir au pied des hauteurs de

Verneuil et de Corlay, pour se perdre plus loin dans les brandes. Par

leur inclinaison naturelle, ils creusent et fécondent cette vallée

riante et fertile, où tout est semé sur des plans inégaux et ondulés.

Si le voyageur veut bien me prendre pour guide, je lui conseille de se

faire d'abord une idée de l'ensemble à Corlay ou à Vilchère, sommets

qui, par les routes de Châteauroux et d'Issoudun, marquent l'entrée de

ce paradis terrestre au sortir des tristes plateaux d'Ardentes et de

Saint-Aoust. Qu'il visite Saint-Chartier, cette antique demeure des

princes du bas Berry, d'où relevaient toutes les châtellenies de la

Vallée-Noire, et que Philippe-Auguste disputa et reprit aux Anglais.

Qu'il aille ensuite chercher le cours de l'Indre à Ripoton ou à

Barbotte, sans s'inquiéter de ces noms barbares. Barbotte a été illustré

par la beauté des filles du meunier, quatre madones qu'on appelait

naïvement les \_Barbottines\_, et qui sont aujourd'hui mariées aux

alentours. Que mon voyageur ne les cherche pas; qu'il cherche son

chemin, ce qui n'est pas facile et ne souffre guère de distraction; ou

bien qu'il suive la rivière, en remontant ses rives herbues, et qu'il la

quitte au moulin de la Beauce, pour se diriger (s'il le peut), en droite

ligne, sur la Vauvre.

Je lui recommande là, tout près du gué, le moulin d'Angibault, hélas!

bien ébranché et bien éclairci depuis l'année dernière. Puis il

reprendra le chemin de Transault. Il s'arrêtera un instant au petit

étang de Lajon, où les poules d'eau gloussent au printemps parmi les

nénuphars blancs et les joncs serrés. Il traversera Transault, et, s'il

prend le plus long pour arriver au Lys-Saint-George, c'est-à-dire

s'il oblique par le chemin de gauche, il verra le vallon de Neuvy se

présenter sous un aspect enchanteur. Au Lys, il visitera le château et

l'affreux cachot où Ludovic Sforce a langui dix-huit mois. Il déjeunera

en plein air, je le lui conseille, pour admirer le pays environnant, et

ensuite il ira gagner le Magnié par Fourche et la grande prairie.

Du Lys à Fourche, le pays change d'aspect. C'est là que la vallée

s'ouvre sur des landes tourmentées, et commence à cesser d'être

Vallée-Noire. Les arbres deviennent plus rares, les horizons moins

harmonieux, les terres plus froides. Mais l'aspect de cette région

transitoire et grandiose, quand le soleil fait étinceler les flaques

d'eau en s'abaissant derrière les buttes inégales où la bruyère commence

à se montrer, plante folle et charmante, qui s'étale fièrement à côté

du dernier sillon tracé par le laboureur sur cette limite du fromental

généreux et de la brande inféconde.

Bon voyageur, tu tâcheras de ne pas te tromper de chemin, car tu

pourrais courir longtemps avant de trouver l'Indre guéable. Pour rentrer

dans la Vallée-Noire, tu demanderas Fourche; car si tu prends par Mers

(et je te conseille Mers et Presles pour le lendemain), tu ne verrais

pas ce soir un coin de bois qu'il faut traverser avant Fourche, et qui

est, sur ma parole, un joli coin de bois. Le petit castel du Magnié, les

jardins et les bois si bien plantés et si bien situés qui l'entourent,

son air d'abandon, son silence et sa poésie, ont bien aussi leur mérite.

Mais, dans cette tournée, où mangeras-tu, où dormiras-tu, où

trouveras-tu du café, des journaux, des cigares, et quelqu'un à qui

parler? Nulle part, je t'en préviens. Tu feras comme tu pourras, et

même, pour te diriger à travers ce labyrinthe de chemins verdoyants

et perfides, tu trouveras peu d'aide. Les passants sont rares, les

métairies sont vides à la saison des travaux d'été, seule saison où le

pays ne soit pas inondé et impraticable. Tu n'es pas ici en Suisse; si

tu demandes à un paysan de te servir de guide, il te répondra en riant:

«Bah! est-ce que j'ai le temps? J'ai mes boeufs, mes blés ou mes foins à

rentrer.» Si tu demandes à Angibault le chemin du Lys-Saint-George, on

te dira: «Ma foi! c'est quelque part par là. Je n'y ai jamais été.» Le

meunier peut connaître le pays à une lieue à la ronde, mais sa femme et

ses enfants n'ont certes jamais voyagé que dans le rayon d'un kilomètre

autour de leur demeure. Tu rencontreras partout des gens polis et

bienveillants, mais ils ne peuvent rien pour toi, et ils ne comprendront

pas que tu veuilles voir leur pays.

Et, au fait, pourquoi voudrait-on venir de loin pour le voir, ce pays

modeste qui n'appelle personne, et dont l'humble et calme beauté n'est

pas faite pour piquer la curiosité des oisifs? Dans les pays à grands

accidents, comme les montagnes élevées, la nature est orgueilleuse

et semble dédaigner les regards, comme ces fières beautés qui sont

certaines de les attirer toujours. Dans d'autres contrées moins

grandioses, elle se fait coquette dans les détails, et inspire des

passions au paysagiste. Mais elle n'est ni farouche ni prévenante dans

la Vallée-Noire elle est tranquille, sereine, et muette sous un sourire

de bonté mystérieuse. Si l'on comprend bien sa physionomie, on peut être

sûr que l'on connaît le caractère de ses habitants. C'est une nature

qui ne se farde en rien et qui s'ignore elle-même. Il n'y a pas là

d'exubérance irréfléchie, mais une fécondité patiente et inépuisable.

Point de luxe, et pourtant la richesse; aucun détail qui mérite de fixer

l'attention, mais un vaste ensemble dont l'harmonie vous pénètre peu à

peu, et fait entrer dans l'âme le sentiment du repos. Enfin on peut dire

de cette nature qu'elle possède une aménité grave, une majesté forte

et douce, et qu'elle semble dire à l'étranger qui la contemple:

«Regarde-moi si tu veux, peu m'importe. Si tu passes, bon voyage; si tu

restes, tant mieux pou toi.»

J'ai dit que comprendre la physionomie de cette contrée, c'était

connaître le caractère de ses habitants, et j'ai dit là une grande

naïveté. Le sol ne communique-t-il pas à l'homme des instincts et une

organisation analogue à ses propriétés essentielles? La terre, et le

bras et le cerveau de l'homme qui la cultive ne réagissent-ils pas

continuellement l'un sur l'autre? A intensité égale de soleil, le plus

ou moins de vertu du sol fait un air plus ou moins souple et sain, plus

ou moins pur et vivifiant. L'air est admirablement doux et respirable

dans la Vallée-Noire. Point de grandes rivières, conducteurs électriques

des ouragans et des maladies; point d'eaux stagnantes, de marécages

conservateurs perfides des germes pestilentiels. Partout des mouvements

de terrain dont la science agricole pourrait tirer sans doute un

meilleur parti, mais qui du moins facilitent naturellement un rapide

écoulement aux inondations; des terres qui ne sèchent pas vite, mais qui

ne s'imbibent pas vite non plus, et qui ne communiquent pas de brusques

transitions à l'atmosphère. L'homme qui naît dans cet air tranquille ne

connaît ni l'excitation fébrile des pays des montagnes, ni l'accablement

des régions brûlantes. Il se fait un tempérament pacifique et soutenu.

Ses instincts manquent d'élan; mais s'il ignore les mouvements impétueux

de l'imagination, il connaît les douceurs de la méditation, et la

puissance de l'entêtement, cette force du paysan, qui raisonne à sa

manière, et s'arrange, en dépit du progrès, pour l'espèce de bonheur et

de dignité qu'il conçoit. Les gens civilisés parlent bien à leur aise de

bouleverser tout cela, oubliant qu'il y a bien des choses à respecter

dans ces antiques habitudes de sobriété morale et physique, et que le

paysan ne fera jamais bien que ce qu'il fera de bonne grâce.

Si le sol agit lentement et mystérieusement sur le tempérament et le

caractère de l'homme, l'homme, à son tour, agit ostensiblement sur la

physionomie du sol. Son action paraît plus prompte, il faut moins de

temps pour ébrancher un arbre, ou creuser un fossé, que pour faire des

dents de sagesse: mais cette action du bras humain étant moins soutenue,

est soumise à des lois moins fixes; celle du sol reste victorieuse à

la longue, et l'homme ne change pas plus dans la Vallée-Noire, que le

système du labourage et l'aspect des campagnes.

Grâce à des habitudes immémoriales, la Vallée-Noire tire son caractère

particulier de la mutilation de ses arbres. Excepté le noyer et quelques

ormes séculaires autour des domaines ou des églises de hameau, tout est

ébranché impitoyablement pour la nourriture des moutons pendant l'hiver.

Le détail est donc sacrifié dans le paysage, mais l'ensemble y gagne, et

la verdure touffue des têteaux renouvelée ainsi chaque année prend

une intensité extraordinaire. Les amateurs de \_style\_ en peinture se

plaindraient de cette monstrueuse coutume; et pourtant, lorsque, d'un

sommet quelconque de notre vallée, ils en saisissent l'aspect général,

ils oublient que chaque arbre est un nain trapu ou un baliveau rugueux,

pour s'étonner de cette fraîcheur répandue à profusion. Ils demandent

si cette contrée est une forêt; mais bientôt, plongeant dans les

interstices, ils s'aperçoivent de leur méprise. Cette contrée est une

prairie coupée à l'infini par des buissons splendides et des bordures

d'arbres ramassés, semée de bestiaux superbes, et arrosée de ruisseaux

qu'on voit ça et là courir sous l'épaisse végétation qui les ombrage. Il

n'y aurait jamais de point de vue possible dans un pays ainsi planté, et

avec un terrain aussi accidenté, si les arbres étaient abandonnés à leur

libre développement. La beauté du pays existerait, mais, à moins de

monter sur la cime des branches, personne n'en jouirait. L'artiste,

qui rêve en contemplant l'horizon, y perdrait le spectacle de sites

enchanteurs, et le paysan, qui n'est jamais absurde et faux dans son

instinct, n'y aurait plus cette jouissance de respirer et de voir, qu'il

exprime en disant: C'est bien joli par ici, c'est bien \_clair\_, on voit

loin.

\_Voir loin\_, c'est la rêverie du paysan; c'est aussi celle du poëte. Le

paysagiste aime mieux un coin bien composé que des lointains infinis. Il

a raison pour son usage; mais le rêveur, qui n'est pas forcé de traduire

le charme de sa contemplation, adorera toujours ces vagues profondeurs

des vallées tranquilles, où tout est uniforme, où aucun accident

pittoresque ne dérange la placidité de son âme, où l'églogue éternelle

semble planer comme un refrain monotone qui ne finit jamais. L'idée du

bonheur, est là, sinon la réalité. Pour moi, je l'avoue, il n'est point

d'amertumes que la vue de mon horizon natal n'ait endormies, et, après

avoir vu l'Italie, Majorque et la Suisse, trois contrées au-dessus

de toute description, je ne puis rêver pour mes vieux jours qu'une

chaumière un peu confortable dans la Vallée-Noire.

C'est un pays de petite propriété, et c'est à son morcellement qu'il

doit son harmonie. Le morcellement de la terre n'est pas mon idéal

social; mais, en attendant le règne de la Fraternité, qui n'aura pas de

raisons pour abattre les arbres et priver le sol de sa verdure, j'aime

mieux ces petits lots divisés où subsistent des familles indépendantes,

que les grandes terres où le cultivateur n'est pas chez lui, et où rien

ne manque, si ce n'est l'homme.

Dans une grande partie du Berry, dans la Brenne particulièrement, la

terre est inculte ou abandonnée: la fièvre et la misère ont emporté la

population. La solitude n'est interrompue que par des fermes et des

châteaux, pour le service desquels se rassemblent le peu de bras de

la contrée. Mais je connais une solitude plus triste que celle de la

Brenne, c'est la Brie. Là ce ne sont pas la terre ingrate et l'air

insalubre qui ont exilé la population, c'est la grande propriété, c'est

la richesse. Pour certains habitants sédentaires de Paris qui n'ont

jamais vu de campagne que la Brie ou la Beauce, la nature est un mythe,

le paysan un habitant de la lune. Il y a autant de différence entre

cette sorte de campagne et la Vallée-Noire, qu'entre une chambre

d'auberge et une mansarde d'artiste.

Voici la Brie: des villages où le pauvre exerce une petite industrie ou

la mendicité; des châteaux à tourelles reblanchies, de grandes fermes

neuves, des champs de blé ou des luzernes à perte de vue, des rideaux de

peupliers, des meules de fourrages, quelques paysans qui ont posé dans

le sillon leur chapeau rond et leur redingote de drap pour labourer ou

moissonner; et d'ailleurs, la solitude, l'uniformité, le désert de la

grande propriété, la morne solennité de la richesse qui bannit l'homme

de ses domaines et n'y souffre que des serviteurs. Ainsi rien de

plus affreux que la Brie, avec ses villages malpropres, peuplés de

blanchisseuses, de vivandières, et de pourvoyeurs; ses châteaux dont les

parcs semblent vouloir accaparer le peu de futaie et le peu d'eau de la

contrée; ses paysans, demi-messieurs, demi-valets; ses froids horizons

où vous ne voyez jamais fumer derrière la haie la chaumine du

propriétaire rustique. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu ou

négligé, pas un fossé, pas un buisson, pas un caillou, pas une ronce.

L'artiste se désole.

Mais, dira-t-on, l'artiste est un songe-creux qui voudrait arrêter

les bienfaits de l'industrie et de la civilisation. Une charrue

perfectionnée le révolte, un grand toit de tuiles bien neuves et bien

rangées, un paysan bien mis, lui donnent des nausées; il ne demande que

haillons, broussailles, chaumes moisis, haies échevelées.

Il semble, en effet, quand on songe au positif, que l'artiste soit un

fou et un barbare. Je vais vous dire pourquoi l'artiste a raison dans

son instinct: c'est qu'il sent la grandeur et la poésie de la liberté;

c'est que le paysan n'est un homme qu'à la condition d'être chez soi et

de pouvoir travailler souvent sa propre terre. Or le paysan, dans l'état

de notre société, a encore la négligence ou la parcimonie de sa race.

Lors même qu'il arrive à l'aisance, il dédaigne encore les superfluités

de la symétrie, et peut-être que, poëte lui-même, il trouve un certain

charme au désordre de son hangar et à l'exubérance de son berceau de

vignes. Quoi qu'il en soit, cet air d'abandon, cette souriante bonhomie

de la nature respectée autour de lui, sont comme le drapeau de liberté

planté sur son petit domaine.

Moi aussi, artiste, qu'on me le pardonne, je rêve pour les enfants de

la terre un sort moins précaire et moins pénible que celui de petit

propriétaire, sans autre liberté que celle de barder jalousement la

glèbe qu'il a conquise, et sans autre idéal que celui de voir pousser

la haie dont il l'a enfermée. Derrière ses grandes \_bouchures\_

d'épine et d'églantier, on dirait que le paysan de la Vallée-Noire cache

le maigre trésor qu'il a pu acheter en 93, et qu'il a peur d'éveiller

les désirs de son ancien seigneur, toujours prêt, dans l'imagination du

paysan, à réclamer et à ressaisir les \_biens nationaux\_. Mais tel qu'il

est là, couvant son arpent de blé, je le crois plus fier et plus heureux

que le valet de ferme qui vieillira comme son cheval sous le harnais, et

qui passera, par grande fortune, à l'état de piqueur, de valet de pied,

ou tout au plus, s'il amasse beaucoup, à la profession de cabaretier

dans un tourne-bride. La domesticité du fermier n'est pas franchement

rustique, et la grande ferme plus saine, plus aérée, j'en conviens,

que la chaumière moussue, a toute la tristesse, toute la laideur du

phalanstère, sans en avoir la dignité et la liberté rêvées.

Il est bien vrai qu'en chassant l'homme de la terre, en le parquant

dans les fermes ou dans les villages, le riche éloigne de ses blés les

troupeaux errants, et de son jardin les poules maraudeuses. Aussi loin

que sa vue peut s'étendre, et bien plus loin encore, tout est à lui, à

lui seul. Un petit enclave impertinent vient-il à l'inquiéter? Il s'en

rend maître à tout prix. Il n'aura besoin ni de fossés, ni de clôtures.

Si une vache foule indolemment sa prairie artificielle, cette vache est

à lui; si un poulain s'échappe à travers ses jeunes plantations, ce

poulain sort de ses écuries. On grondera le palefrenier, et tout sera

dit. Le garde-champêtre n'aura point à intervenir.

Mais qu'il est à plaindre dans sa sécurité, ce solitaire de la Brie!

Il n'a de voisins qu'à une lieue de chez lui, à la limite de son vaste

territoire. Il n'entend pas chanter son laboureur: son laboureur ne

chante pas: il n'est pas gai, lorsqu'il laboure cette terre dont il ne

partagera pas les produits. Mais le propriétaire n'est pas moins grave

ni moins ennuyé. Il ne s'entend jamais appeler par la fileuse qui

l'attend sur le pas de sa porte, pour lui montrer un enfant malade,

ou le consulter sur le mariage de sa fille aînée. Il ne verra pas les

garçons jouer aux quilles entre sa cour et celle du voisin, et lui crier

quand il passe à cheval: «Prenez donc le galop, Monsieur, que je lance

ma boule. Je ne voudrais pas effrayer votre monture, mais je suis pressé

de gagner la partie.» Il ne chassera pas poliment de son parterre les

oies du voisin, qui vient se lamenter avec lui sur le dommage, et qui

jette des pierres, en punition, à ses bêtes malapprises, en ayant grand

soin toutefois de ne pas les toucher! Il ne nourrira point le troupeau

du paysan; mais aussi il n'aura pas sous sa main le paysan toujours prêt

à lui donner aide, secours et protection; car le paysan est le meilleur

des voisins. En même temps qu'il est pillard, tracassier, susceptible,

indiscret, et despote, il est, dans les grandes occasions, tout zèle,

tout coeur, et tout élan. Insupportable dans les petites choses, il vous

exerce à la patience, il vous enseigne l'égalité qu'il ne comprend pas

en principe, mais qu'il pratique en fait; il vous force à l'hospitalité,

à la tolérance, à l'obligeance, au dévouement; toutes vertus que vous

perdez dans la solitude, ou dans la fréquentation exclusive de ceux qui

n'ont jamais besoin de rien. Lui, il a besoin de tout; il le demande.

Donnez-le-lui, ou il le prendra. Si vous lui faites la guerre, vous

serez vaincu; si vous cédez, il n'abusera point trop, et il vous le

rendra en services d'une autre nature, mais indispensables. Cet échange,

où vous auriez tant de frais à faire, vous paraît dur? Il est plus dur

de n'être pas aimé (lors même qu'on le mérite), faute d'être connu. Il

est plus dur de ne pas se rendre utile, et de ne pas faire d'heureux

dans la crainte défaire des ingrats. Il est plus dur d'avoir à payer

que d'avoir à donner. Je vous en réponds, je vous en donne ma parole

d'honneur. L'homme qui n'a pas quelque chose à souffrir de ses

semblables souffrira bien davantage d'être privé de leur commerce et de

leur sympathie. Si j'avais beaucoup de terres et point de voisins, je

donnerais des terres aux mendiants, afin d'avoir leur voisinage, et afin

de pouvoir causer de temps en temps avec des hommes libres. Je les leur

donnerais sans vouloir qu'ils fussent reconnaissants.

II.

Quel contraste entre ces pays à habitudes féodales et la partie du Berry

que j'ai baptisée Vallée-Noire! Chez nous, presque pas de châteaux,

beaucoup de forteresses seigneuriales, mais en ruines, ouvertes à tous

les vents, et servant d'étables aux métayers, ou de pâturages aux

chèvres insouciantes. Comme on ne replâtre pas chez nous la féodalité,

les murs envahis par le lierre et les tours noircies par le temps

n'attirent pas de loin les regards. C'est tout au plus si un rayon

du couchant vous les fait distinguer un instant dans le paysage. La

chaumière est tapie sous le buisson, la métairie est voilée derrière ses

grands noyers. Le pays semble désert, et sauf les jours de marché, les

routes ne sont fréquentées que par les deux ou trois bons gendarmes qui

font une promenade de santé, ou par le quidam poudreux qui porte une

mine et un passeport suspects. Mais ce pays de silence et d'immobilité

est très-peuplé; dans chaque chemin de traverse, le petit troupeau du

ménageot est pendu aux ronces de la haie, et, dans chaque haie, vous

trouverez, caché comme un nid de grives, un groupe d'enfants qui jouent

gravement ensemble, sans trop se soucier de la chèvre qui pèle les

arbres, et des oies qui se glissent dans le blé. Autour de chaque

maisonnette verdoie un petit jardin, où les oeillets et les roses

commencent à se montrer autour des légumes. C'est là un signe notable

de bien-être et de sécurité: l'homme qui pense aux fleurs a déjà le

nécessaire, et il est digne de jouir du superflu.

Encore une délimitation de la Vallée-Noire, qui en vaut bien une

autre, et qui parle aux yeux. Tant que vous verrez une coiffe à barbes

coquettement relevées, et rappelant les figures du moyen âge, vous

n'êtes pas sorti de la Vallée-Noire. Cette coiffure est charmante quand

elle est portée avec goût, et qu'elle encadre sans exagération un joli

visage. Elle est grave et austère quand elle s'élargit lourdement sur

la nuque d'une aïeule. Son originalité caractérise l'attachement à

d'anciennes coutumes, et le vieux Berry, si longtemps écrasé par les

Anglais, et si bravement disputé et repris, se montre ici dans un

dernier vestige des modes du temps passé. Sainte-Sévère, la dernière

forteresse où se retranchèrent nos ennemis, et d'où ils furent si

fièrement expulsés par Du Guesclin soutenu de ses bons hommes d'armes et

des rudes gars de l'endroit, élève encore, au bord de l'Indre, comme une

glorieuse vigie, sa grande tour effondrée de haut en bas par la moitié,

en pleine Vallée-Noire, dans un site moins riant que ceux du nord de la

vallée, mais déjà empreint de la tristesse romantique de la Marche et

des mouvements plus accusés de cette région montagneuse.

C'est dans la Vallée-Noire qu'on parle le vrai, le pur berrichon, qui

est le vrai français de Rabelais. C'est lu qu'on dit un \_draggouer\_,

que les modernes se permettent d'écrire draggoir ou drageoir, fautes

impardonnables: un bouffouer (un soufflet) que nos voisins dégénérés

appellent \_boufferet\_. C'est là que la grammaire berrichonne est pure de

tout alliage et riche de locutions perdues dans tous les autres pays de

la langue d'oil. C'est là que les verbes se conjuguent avec des temps

inconnus aujourd'hui, luxe de langage qu'on ne saurait nier: par

exemple, cet imparfait du subjonctif qui mérite attention:

Il ne faudrait pas que je m'y accoutumige,

que tu t'y accoutumigis,

qu'il s'y accoutumigît,

que nous nous y accoutumigiens,

que vous vous y accoutumiege,

qu'il s'y accoutumiengent.

C'est, dit le Dante, en parlant de la Toscane, la contrée où résonne le

\_si\_. Eh bien, la Vallée-Noire est le pays où résonne le \_zou\_. Le \_zou\_

est à coup sûr d'origine celtique, car je ne le trouve nulle part dans

le vieux français d'oc ou d'oil. \_Zou\_ est un pronom relatif qui ne

s'applique qu'au genre neutre. Le berrichon de la Vallée-Noire est donc

riche du neutre perdu en France. On dit d'un couteau: \_ramassez zou\_,

d'un panier \_faut zou s'emplir\_. On ne dira pas d'un homme tombé de

cheval \_faut zou ramasser\_. Le bétail noble non plus n'est pas neutre.

On ne dit pas du boeuf, \_tuez zou\_, ni du cheval \_mène zou\_ au pré; mais

toute bête vile et immonde, le crapaud, la chauve-souris, subissent

l'outrage du \_zou\_; \_écrase zou: zous attuche pas, anc tes mains!\_

Les civilisés superficiels prétendent que les paysans parlent un langage

corrompu et incorrect. Je n'ai pas assez étudié le langage des autres

localités pour le nier d'une manière absolue, mais quant aux indigènes

de la Vallée-Noire, je le nie particulièrement et positivement. Ce

paysan a ses règles de langage dont il ne se départ jamais, et en cela

son éducation faite sans livres, sans grammaire, sans professeur, et

sans dictionnaire, est très-supérieure à la nôtre. Sa mémoire est plus

fidèle, et à peine sait-il parler, qu'il parle jusqu'à sa mort d'une

manière invariable. Combien de temps nous faut-il, à nous autres, pour

apprendre notre langue? et l'orthographe? Le paysan n'écrit pas, mais sa

prononciation orthographie avec une exactitude parfaite. Il prononce la

dernière syllabe des temps du verbe au pluriel, et, au lieu de laisser

tomber, comme nous, cette syllabe muette, ils \_mangent\_, ils \_marchent\_,

il prononce ils \_mangeant\_, ils \_marchant\_. Jamais il ne prendra le

singulier pour le pluriel dans cette prononciation, tandis que nous,

c'est à coups de pensums que nous arrivons à ne pas écrire ils \_mange\_,

ils \_marche\_. Ailleurs, le paysan dira peut-être: ils \_mangent\_, ils

\_marchont\_; jamais le paysan de la Vallée-Noire ne fera cette faute.

L'emploi de ce \_zou\_ neutre est assurément subtil pour des intelligences

que ne dirige pas le fil conducteur d'une règle écrite, définie, apprise

par coeur, étudiée à frais de mémoire et d'attention. Eh bien, jamais il

n'y fera faute, non plus qu'aux temps bizarres de ses conjugaisons. Je

ne parle pas ici de la profusion et du pittoresque de ses adjectifs

et de ses verbes, de l'originalité descriptive de ses substantifs. Ce

serait à l'infini, et beaucoup de ces locutions ne sont pas même dans

les vieux auteurs. Je n'insiste que sur la correction de sa langue,

correction d'autant plus admirable qu'aucune académie ne s'en est jamais

doutée, et qu'elle s'est conservée pure à travers les siècles.

Qu'on ne dise donc pas que c'est un langage barbare, incorrect, et

venu par hasard. Il y a beaucoup plus de hasard, de fantaisie et de

corruption dans notre langue académique; le sens et l'orthographe ont

été beaucoup moins respectés par nos lettrés, depuis cinq cents

ans, qu'ils ne le sont encore aujourd'hui par nos bouviers de la

Vallée-Noire. Ceux qui parlent mal, sans règle, sans logique, et sans

pureté, ce sont les artisans de nos petites villes, qui dédaignent de

parler comme les \_gens de campagne\_, et qui ne parlent pas comme les

bourgeois; ce sont les domestiques de bonne maison, qui veulent singer

leurs maîtres, les cantonniers piqueurs qui courent les routes, les

cabaretiers qui causent avec des passants de tout pays, et qui arrivent

tous au charabiat, au \_parler pointu\_, au \_chien-frais\_, comme on dit

chez nous. Les soldats qui reviennent de faire leur temps apportent

aussi un parler nouveau, mais qui ne prend pas, et auquel ils renoncent

en moins d'un an pour retourner à la langue primitive. Mais l'homme qui

n'a jamais quitté sa charrue ou sa pioche parle toujours bien, et ici,

comme partout, les femmes ont la langue encore mieux pendue que les

hommes. Elles s'expriment facilement, abondamment. Elles racontent d'une

manière remarquable, et il y en a plusieurs que j'ai écoutées des heures

entières à mon grand profit. Au sortir du pathos à la mode, et de cette

langue chatoyante, vague, et pleine de brillants contre-sens de la

littérature actuelle, il me semblait que la logique de mon cerveau

se retrempait dans cette simplicité riche, et dans cette justesse

d'expressions que conservent les esprits sans culture.

Il faudrait pouvoir retrouver et retracer l'histoire de la Vallée-Noire.

Je ne la sais point, mais je crois pouvoir la résumer par induction.

Presque nulle part on ne retrouve de titres, et la révolution a fait une

telle lacune dans les esprits, que tout ce qui existait la veille de ces

grands jours n'a laissé que des traditions vagues et contradictoires.

Seul, dans ma paroisse, j'ai mis la main sur quelques parchemins

relatifs à Nohant, et aux seigneuries qui en relevaient, ou dont

relevait Nohant. Voici ce que je crois pouvoir conclure des relations de

paysans à seigneurs.

Depuis trois cents ans environ, Nohant, Saint-Chartier, Vieille-Ville,

et plusieurs autres domaines de la Vallée-Noire étaient tombés en

quenouille. C'étaient des héritages de vieilles filles, de nobles

veuves ou de mineurs. Ces domaines étaient de moins en moins habités et

surveillés par des maîtres actifs, et la gestion en était confiée à

des hommes de loi, tabellions et procureurs, qui n'exigeaient, pour le

maître absent ou débonnaire, ni corvées, ni redevances, ni prestation

de foi et hommage. Les paysans prirent donc la douce habitude de ne se

point gêner, et quand la révolution arriva, ils étaient si bien dégagés,

par le fait, des liens de la féodalité, qu'ils n'exercèrent de vengeance

contre personne. La conduite de M. de Serenne, gouverneur de Vierzon et

seigneur de Nohant, peint assez bien l'époque. Ayant acheté cette terre

aux héritiers du maréchal de Balincourt, il vint essayer d'y faire

acte d'autorité. Il n'était pas riche, et probablement le revenu de la

première année, absorbé par les frais d'acte, ne fut pas brillant. Il

voulut compulser ses titres pour savoir à qui il pourrait réclamer ses

droits de seigneur. Mais ses titres étaient dans les mains des maudits

tabellions de La Châtre, lesquels, bonnes gens, amis du pauvre, et

peu habitués à se courber devant des pouvoirs tombés en désuétude,

prétendaient avoir égaré toutes ces paperasses. Pourtant le meunier du

Moulin-Neuf devait une paire de poules noires, celui du Grand-Moulin un

sac d'avoine; qui, une \_oche\_ avec son \_ochon\_; qui, trois sous parisis:

tout cela remontait peut-être aux croisades. Il y avait bien longtemps

qu'on s'en croyait quitte. La demoiselle de Saint-Chartier, vieille

fille de bonne humeur, n'exigeait plus que ses vassaux lui présentassent

un roitelet et un bouquet de roses, portés chacun sur une charrette à

huit boeufs. Messire Chabenal, le tabellion, n'allait plus représenter

auprès d'elle le seigneur de Nohant, un pied \_déchaux\_, sans ceinture,

épée, ni boucles de souliers, pour lui rendre hommage, le genou en

terre, au nom du seigneur de Nohant. Mais le seigneur de Nohant, qui

oubliait volontiers de payer sa dette de servage à ladite demoiselle,

voulait que ses propres vassaux se souvinssent de leur devoir. Il

obtint un ordre, dit \_lettre royau\_, par lequel il était enjoint aux

tabellions, notaires et procureur de La Châtre, et autres lieux, de lui

rapporter tous ses titres, et aux vassaux de monseigneur, de venir, à

jour dit, se présenter en la salle du château de Nohant, avec leurs

poules, leurs sous, leurs sacs, leurs oches, et leurs dindes, s'y

prosterner, et faire agréer leurs tributs.

Il paraît que personne ne se présenta, et que les damnés tabellions

ne retrouvèrent pas le plus petit parchemin, ce qui irrita fort

monseigneur. De leur coté, les paysans furent révoltés de ces

prétentions surannées. Le curé de Nohant, qui avait par avance des

instincts jacobins, fit une chanson contre monseigneur. Monseigneur

exigea qu'à l'offertoire monsieur le curé lui offrit l'encens dans sa

tribune. On n'a jamais dit ce que le curé mit dans l'encensoir, mais le

seigneur en fut quasi asphyxié, et s'abstint de respirer pendant toute

la messe.

La révolution grondait déjà au loin. Les paysans couchaient en joue le

seigneur dans son jardin, en passant le canon de fusils non chargés par

dessus la haie. Ce n'était encore qu'une menace: monseigneur la comprit

et émigra.

Je crois que cette histoire ressemble à celle de toutes les localités de

la Vallée-Nuire, et pour s'en convaincre, il ne faut que voir le paysan

propriétaire, maître chez lui, indépendant par position et par nature,

calme et bienveillant avec ses amis riches, traitant d'égal à égal avec

eux, se moquant beaucoup des grands airs, nullement servile dans sa

gratitude; il se sent fort, et ne ferait pourtant usage de sa force qu'à

la dernière extrémité. Il se souvient que sa liberté date de loin et

qu'il lui a suffi de menacer pour mettre la féodalité en fuite.

Que le gouvernement ne s'étonne donc pas trop de voir la bourgeoisie

indocile de La Châtre nommer ses représentants et ses magistrats à sa

guise: le paysan incrédule rit quand on lui parle des chemins de fer qui

vont, tout exprès pour lui, se détourner des grands plateaux dont la

Vallée-Noire est environnée et se plonger dans nos terrains tourmentés,

où on ne trouverait pas un mètre du sol de niveau avec le mètre du

voisin. On a promis à plus d'un meunier d'établir un débarcadère dans sa

prairie; on dit qu'un seul a été séduit par cette promesse. Il est vrai

qu'il ne l'avait pas bien comprise et qu'il s'en allait disant à tout le

monde: «Décidément Abd-el-Kader va passer dans mon pré!»

GEORGE SAND

UNE VISITE AUX CATACOMBES

...Terra parens...

Ce qui nous frappe le plus en visitant les Catacombes, ce fut une source

qu'on appelle le Puits de la Samaritaine.

Nous avions erré entre deux longues murailles d'ossements, nous nous

étions arrêtés devant des autels d'ossements, nous avions foulé aux

pieds de la poussière d'ossements. L'ordre, le silence et le repos

de ces lieux solennels ne nous avaient inspiré que des pensées de

résignation philosophique. Rien d'affreux, selon moi, dans la face

décharnée de l'homme. Ce grand front impassible, ces grands yeux vides,

cette couleur sombre aux reflets de marbre, ont quelque chose d'austère

et de majestueux qui commande même à la destruction. Il semble que ces

têtes inanimées aient retenu quelque chose de la pensée et qu'elles

défient la mort d'effacer le sceau divin imprimé sur elles. Une

observation qui nous frappa et nous réconcilia beaucoup avec l'humanité,

fut de trouver un infiniment petit nombre de crânes disgraciés. La

monstruosité des organes de l'instinct ou l'atrophie des protubérances

de l'intelligence et de la moralité ne se présentent que chez quelques

individus, et des masses imposantes de crânes bien conformés attestent,

par des signes sacrés, l'harmonie intellectuelle et morale qui réunit et

anima des millions d'hommes.

Quand nous eûmes quitté la ville des Morts, nous descendîmes encore plus

bas et nous suivîmes la raie noire tracée sur le banc de roc calcaire

qui forme le plafond des galeries. Cette raie sert à diriger les pas de

l'homme dans les détours inextricables qui occupent huit ou neuf lieues

d'étendue souterraine. Au bas d'un bel escalier, taillé régulièrement

dans le roc, nous trouvâmes une source limpide incrustée comme un

diamant sans facettes dans un cercle de pierre froide et blanche; cette

eau, dont le souffle de l'air extérieur n'a jamais ridé la surface, est

tellement transparente et immobile, qu'on la prendrait pour un bloc de

cristal de roche. Qu'elle est belle, et comme elle semble rêveuse dans

son impassible repos! Triste et douce nymphe assise aux portes de

l'Érèbe, vous avez pleuré sur des dépouilles amies; mais dans le silence

de ces lieux glacés, vos larmes se sont répandues dans votre urne de

pierre, et maintenant on dirait une large goutte de l'onde du Léthé.

Aucun être vivant ne se meut sur cette onde ni dans son sein; le jour ne

s'y est jamais reflété, jamais le soleil ne l'a réchauffée d'un regard

d'amour, aucun brin d'herbe ne s'est penché sur elle, bercé par une

brise voluptueuse: nulle fleur ne l'a couronnée, nulle étoile n'y a

réfléchi son image frémissante. Ainsi, votre voix s'est éteinte, et les

larves plaintives qui cherchent votre coupe pour s'y désaltérer ne sont

point averties par l'appel d'un murmure tendre et mélancolique. Elles

s'embrassent dans les ténèbres, mais sans se reconnaître, car votre

miroir ne renvoie aucune parcelle de lumière; et vous aussi, immortelle,

vous êtes morte, et votre onde est un spectre.

Larmes de la terre, vous semblez n'être point l'expression de la

douleur, mais celle d'une joie terrible, silencieuse, implacable.

Cavernes éplorées, retenez-vous donc votre proie avec délices, pour ne

la rendre jamais à la chaleur du soleil? Mais non! on est frappé d'un

autre sentiment en parcourant à la lueur des torches les funèbres

galeries des carrières qui ont fourni à la capitale ses matériaux de

construction. La ville souterraine a livré ses entrailles au monde des

vivants, et, en retour, la cité vivante a donné ses ossements à la terre

dont elle est sortie. Les bras qui creusèrent le roc reposent maintenant

sous les cryptes profondes qu'ils baigneront de leurs sueurs. L'éternel

suintement des parois glacées retombe en larmes intarissables sur les

débris humains. Cybèle en pleurs presse ses enfants morts sur son sein

glacé, tandis que ses fortes épaules supportent avec patience le fardeau

des tours, le vol des chars et le trépignement des armées, les iniquités

et les grandeurs de l'homme, le brigand qui se glisse dans l'ombre et

le juste qui marche à la lumière du jour. Mère infatigable, inépuisable

nourrice, elle donne la vie à ceux-ci, le repos à ceux-là; elle alimente

et protège, elle livre ses mamelles fécondes à ceux qui s'éveillent,

elle ouvre ses flancs pleins d'amour et de pitié à ceux qui s'endorment.

Homme d'un jour, pourquoi tant d'effroi à l'approche du soir? Enfant

poltron, pourquoi tressaillir en pénétrant sous les voûtes du tombeau?

Ne dormiras-tu pas en paix sous l'aisselle de ta mère? Et ces montagnes

d'ossements ne te feront-elles pas une place assez large pour t'asseoir

dans l'oubli, suprême asile de la douleur? si tu n'es que poussière,

vois comme la poussière est paisible, vois comme la cendre humaine

aspire à se mêler à la cendre régénératrice du monde! Pleures-tu sur le

tronc du vieux chêne abattu dans l'orage, sur le feuillage desséché du

jeune palmier que le vent embrasé du sud a touché de son aile? Non, car

tu vois la souche antique reverdir au premier souffle du printemps, et

le pollen du jeune palmier, porté par le même vent de mort qui frappa la

tige, donner la semence de vie au calice de l'arbre voisin. Soulève sans

horreur ce vieux crâne dont la pesanteur accuse la fatigue d'une longue

vie. A quelques pieds au-dessus du sépulcre où ce cadavre d'aïeul est

enfoui, de beaux enfants grandissent et folâtrent dans quelque jardin

paré des plus belles fleurs de la saison. Encore quelques années, et

celle génération nouvelle viendra se coucher sur les membres affaissés

de ses pères. Et pour tous la paix du tombeau sera profonde, et toujours

la caverne humide travaillera à la dissolution de ses squelettes. Bouche

immense, avide, incessamment occupée à broyer la poussière humaine, à

communier pour ainsi dire avec sa propre substance, afin de reconstituer

la vie, de la retremper dans ses sources inconnues et de la reproduire

à sa surface, faisant sortir ainsi le mouvement du repos, l'harmonie

du silence, l'espérance de la désolation. Vie et mort, indissoluble

fraternité, union sublime, pourquoi représenteriez-vous pour l'homme

le désir et l'effroi, la jouissance et l'horreur? Loi divine, mystère

ineffable, quand même tu ne le révélerais que par l'auguste et

merveilleux spectacle de la matière assoupie et de la matière

renaissante, tu serais encore Dieu, esprit, lumière et bienfait.

GEORGE SAND.

End of Project Gutenberg's Oeuvres illustrées de George Sand, by George Sand

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK OEUVRES ILLUSTRÉES DE GEORGE SAND \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 15235-8.txt or 15235-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/5/2/3/15235/

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and the Online Distributed

Proofreading Team. This file was produced from images generously

made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.